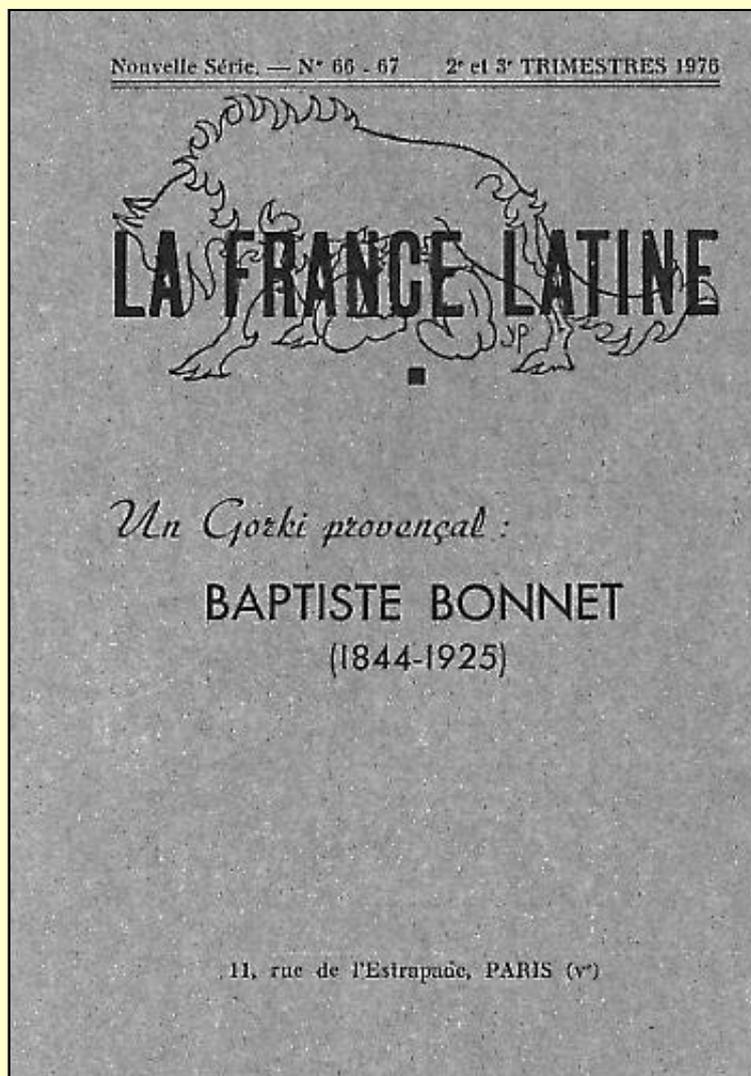


# La France Latine

Nouvelle Série.—N° 66 - 67 - 2° et 3° TRIMESTRES 1976

# Baptiste Bonnet

(1844-1925)



**C.I.E.L. d'Oc**

*Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc*

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

## Deux enfants de la misère.

### Baptiste BONNET et GORKI

Entre « Vie d'enfant » de Baptiste Bonnet et « Enfance » de Maxime Gorki quelques rapprochements semblent s'imposer d'eux-mêmes. Ces deux livres sont autobiographiques (1) et, avec deux ans d'écart (2), nous font connaître les affreuses conséquences de la misère sur deux enfants du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire du siècle le plus féroce à l'égard des travailleurs manuels et des humbles. Deux enfants réellement doués, par ailleurs, puisque chacun à sa manière sut se former lui-même à l'école de la vie beaucoup plus qu'à celle des livres et que tous deux trouvèrent finalement dans la littérature une sorte de douteux achèvement spirituel et de non moins douteuse libération.

Mais même ainsi formulées — et avec toutes les réserves qui s'imposent — les similitudes ne sauraient être poussées trop loin.

Né le 23 février 1844 à Bellegarde, dans le Gard, au moment où l'industrie française commence à peine à prendre son essor, Baptiste Bonnet est et restera spirituellement un terrien. Son père passe dix heures par jour à des travaux de terrassement et de nettoyage des roubines. Il y gagne quarante sous, avec quoi il lui faut nourrir sa femme et, comme dans les contes de Perrault, ses sept enfants, sans parler des vieilles bouches. Même quand en bonne saison, un lopin de vigne viendra augmenter un peu ses ressources, la famille ne parviendra jamais à se dégager de la condition prolétarienne. Il faut tout le dévouement de Berteto la mère, et de Catarinet, la fille aînée, tout leur génie de couturière et de ravaudeuse, pour empêcher la chute désastreuse dans ce que Marx appelle le "Lumpenproletariat" (le prolétariat en haillons). Survivre s'avère difficile, exige une lutte de tous les jours. Pourtant, à lire notre auteur, on pourrait croire que peu lui chaut. Car Brisquimi — c'est ainsi que les siens le surnomment — découvre très tôt les beautés, la diversité d'une nature particulièrement clémente. Tout l'étonne, l'amuse, le séduit. Même aux prises avec des travaux épuisants ou ennuyeux, il n'a pas assez de mots pour nous faire partager sa joie, son bonheur. C'est qu'il n'ignore pas qu'il participe pleinement à la lutte commune contre la misère. Nulle plainte de sa part. Nul sentiment d'appartenir à l'innombrable cohorte des exploités. Il tient de son père la fierté, le sentiment de l'indépendance paysanne — cette indépendance qui fera du moujik le pire ennemi du marxisme-leninisme — la volonté de ne rien quémander et de considérer cette lutte familiale et quotidienne, où il est interdit de rechigner, comme le cours normal de la vie.

En pratique, bien entendu, tout ne va pas sans heurts. Malgré les efforts de la mère qui s'entend particulièrement bien à mener son petit monde et à donner aux corvées indispensables un air de jeu, nombreuses sont, entre frères et sœurs, les occasions de jalousies, de chamailleries, de disputes. Aussi la nécessité d'une discipline n'est-elle pas discutable. Discipline parfois expéditive:

“Oh ! comme je l’ai aimé, mon père ! Je l’idolâtrais et cependant ce n’est pas qu’il ne m’en ait pas flanqué des fessées, quand j’étais petit, ce n’est pas que les emplâtres, les coups de verge et les coups de pied au derrière m’aient manqué. Bon Dieu ! oui, j’en ai eu ma part !”

Parfois, au soufflet “qui fait voir les étoiles” s’ajoute une pénitence proportionnée à l’ampleur de la faute, comme le jour ou Brisquimi, ayant involontairement déchiré le sac-à-dos de son père, dut le charger sur ses maigres épaules et le porter chez le bourrelier, à travers tout le village, en subissant les moqueries des connaissances de rencontre: “A la vérité, je devais être assez drôle, mes sabots, mes braies courtes, en manches de chemise et tête nue comme j’étais, avec ce grand saquet (sic) qui me battait au dessous du derrière; m’est avis que je devais ressembler à une petite fourmi qui s’en va chargée d’un grain de blé.” Puniton d’autant moins méchante, qu’en l’accomplissant courageusement. Brisquimi a l’impression que, loin d’être mis au ban du clan familial, il se rapproche, au contraire du père dont il admire tant la force, la mesure, la fermeté. Et les liens affectifs qui unissent entre eux les divers membres de la maisonnée se trouvent, du même coup, renforcés. (Mon père — depuis on me l’a dit — en nous suivant éclatait de rire, etc...).

Il n’en va pas de même dans la maison où Gorki passa une enfance trop terrifiée pour que le mirage des souvenirs du « bon vieux temps » soit jamais parvenu à en atténuer l’amertume. Ce n’est pas pour rien que Gorki, dont le vrai nom était Alexis Pechkov, signa ses Œuvres d’un pseudonyme signifiant “l’amer”. Située, à Nijni-Novgorod, au commencement d’une rue écartée et au sommet d’une côte, cette maison ne comportait pas d’étage, et sa triste façade, d’un rose déteint, donnait sur une cour clôturée par une palissade de mauvais pieux. Elle appartenait au grand-père maternel du futur écrivain, le vieux Kachirine, qui supportait mal d’avoir à y accueillir sa fille Varvara, veuve après trois ans à peine de mariage, et son petit-fils.

D’entrée, cette maison et les gens qui y vivent, les oncles Iakov e, Mikhaïl ainsi que leurs rejetons, le maître compagnon Grigori, Tsyganok l’apprenti toujours prêt à rendre service, ne plaisent guère au jeune Alexis. Il lui semble confusément que chacun d’eux hait les autres et que cette haine emplit la demeure “comme un brouillard épais”. Et de fait, sous les prétextes les plus divers, pour de sordides questions d’héritage et souvent, après quelques verres de vodka, sans raison, les scènes les plus atroces se succèdent, dégénèrent en pugilats au sang. Parfois l’un d’eux raconte à l’enfant les méfaits des autres:

“Ton oncle a tant battu et torturé sa femme qu’elle en est morte, et maintenant sa conscience le tourmente, tu comprends ? Comment il l’a tuée ? Eh bien, voici. Il se couchait auprès d’elle, lui couvrait la tête avec une couverture, la tenait serrée comme dans un étau et la battait. Pourquoi ? Il n’en savait rien lui-même!” Ou encore: « Les Kachirine, mon petit, n’aiment pas ce qui est bien, ils en sont jaloux et ils le détruisent

car ils ne peuvent pas devenir bons eux-mêmes. Demande donc à ta grand'mère comment ils se sont débarrassés de ton père!»

Dans une telle sentine de vilénie, les enfants, loin de participer à la vie familiale, restent silencieux, évitent de se faire remarquer. Ils ont vite compris que la meilleure tactique, pour eux, est de se réfugier en quelque recoin écarté ou sous les combles. Car à la moindre contrariété, le grand-père entre dans de tels accès de fureur aveugle qu'il semble atteint de folie homicide. « Je vais te tuer ! » hurle-t-il. D'autres fois, au contraire, il se plaît à châtier le “coupable” avec une si froide férocité que la “correction”, infligée avec des baguettes de saule préalablement trempées dans l'eau pour les rendre plus résistantes, cesse d'apparaître comme une punition plus ou moins justifiée, pour devenir l'ignoble satisfaction d'un instinct sadique:

«Grand-père, debout dans un coin, tirait d'un seau de longues baguettes, les mesurait, les assemblait puis les faisait siffler en l'air... Il leva un peu le bras et frappa le corps nu (de Sacha). Sacha poussa un cri aigu.

— menteur ! dit le grand-père, ça ne fait pas mal ! Mais comme ça, ça fera mal !

Et il frappa si fort qu'une raie rouge apparut aussitôt sur la peau et se gonfla. Mon cousin poussa un hurlement prolongé.

— Ce n'est pas doux ? demandait le grand-père, levant et abaissant le bras en cadence. Tu n'aimes pas ça ?...»

Quand vint son tour d'être « corrigé », le jeune Alexis commit l'imprudence de se débattre et de mordre son grand-père à la main. Il fut fouetté avec une telle violence qu'il en perdit connaissance et dut rester au lit plusieurs jours, allongé sur le ventre et malade à mourir. De ces scènes horribles l'enfant conservera longtemps la honte et le dégoût.

Quelques rayons de soleil viennent cependant éclairer ce sinistre nid de vipères. Il y a Tsyganok, l'apprenti aux yeux bigles, qui pousse la bonté jusqu'à mettre son bras sous la baguette afin d'atténuer les coups du grand-père:

«Je pensais: la baguette cassera... Mais elle n'a pas cassé... Tout de même, tu en as reçu moins. Tu vois ce que j'ai pris à ta place ? Je suis un malin, moi, mon ami »... Si malin, en effet, cette sorte d'ange gardien à l'esprit un peu simple, qu'il finira assassiné par les oncles.

Il y a la bonne, la compatissante grand'mère, la “babouchka”, qui connaît tant de contes fantastiques ou mystérieux dont Alexis est l'auditeur captivé. Bien qu'analphabète, elle croit non en un Dieu de répression et de châtiment, comme celui du grand-père, mais en un Dieu de bonté, de miséricorde et de splendeur, trônant sur un

nuage d'or, et elle peut en parler pendant des heures. Récits et propos qui ne manquent ni de force de conviction, ni de poésie, ni de couleur. A les entendre et à les commenter, le futur Gorki apprend inconsciemment l'art de construire un conte ou de relater un événement de façon captivante. Plus tard, lorsqu'il envisagera de faire carrière dans le journalisme et la littérature, il utilisera la technique de la "babouchka", mais en ne l'appliquant qu'au récit de ses aventures vécues sur les routes de la grande Russie, de Nijni au Caucase, où les vagabonds, les déclassés aux biographies étonnantes ne manquent pas.

Parfois la grand'mère raconte à Alexis les sévices dont elle est victime de la part de son irascible mari. Ces violences — dont souvent il est lui-même témoin — bouleversent l'enfant et le laissent désemparé. Pourtant — ce qui ne saurait surprendre si l'on tient compte du contexte historique russe: au moment où Gorki commence à écrire l'abolition du servage date d'une trentaine d'années à peine — elle ne songe nullement à se révolter:

... « Et une autre fois, il m'a tellement battue que j'en suis restée à demi-morte. Pendant cinq jours il ne m'a rien donné à manger. C'est tout juste si je m'en suis tirée, cette fois-là. »

« J'en étais resté muet d'étonnement. Grand-mère était deux fois plus grosse que grand-père et j'avais du mal à croire qu'il pût avoir le dessus:

— Il est plus fort que toi, alors ?

— Non, mais il est plus âgé. Et puis, c'est mon mari. Il devra répondre de moi devant Dieu. Mon devoir à moi, c'est de supporter.. »

- Bien que «savoir supporter» soit l'universelle recommandation faite aux opprimés et aux miséreux de tous les pays, de pareilles scènes auraient été inconvenables dans la maison de Brisquimi, à Bellegarde, où le père et la mère, qui s'adoraient, savaient faire de leur foyer, pour leurs enfants et pour eux-mêmes, un havre de sécurité et de réconfort. C'est pourquoi, lorsque Brisquimi sera devenu l'écrivain Baptiste Bonnet, son enfance lui apparaîtra-t-elle, tout naturellement, parée des couleurs enchanteresses du « bon vieux temps ». Plus qu'un récit «Vie d'enfant» est un chant — une série de chants lyriques — à la gloire de la vie rurale et des travaux et ressources que peut offrir la campagne à l'humble famille d'un terrassier: glanage, olivades, vendanges, etc... Mais des travaux qu'à bien lire Bonnet nous devinons harassants et qui n'arrivent jamais à protéger efficacement de la misère — « il n'aurait peut-être fallu qu'une visite de médecin pour enrayer le terrible mal » qui allait emporter Berteto — ne parviennent-ils pas à épuiser assez vite toutes leurs possibilités de joie ? Il ne le semble pas, si nous en croyons notre auteur. Et pourtant cette joie perpétuelle et unitonale nous semble parfois un peu forcée, ce lyrisme un peu de commande pour ne pas dire un peu conventionnel. Peut-être faut-il y voir une preuve de cette fierté paysanne qui s'entendait à supporter

la misère et qui interdisait de se plaindre sinon en termes généraux et mesurés. Mais fierté ou non, nous sommes en droit de suspecter Bonnet d'avoir, d'un pouce complaisant, estompé aux bons endroits la noirceur de la réalité. Ou simplement d'avoir inconsciemment remplacé, de-ci de là, le noir par le rose.

La critique parisienne et bourgeoise de l'époque ne tint pas à y voir de si près. Elle cria au chef d'œuvre — ce qui était vrai mais pour d'autres raisons — et salua comme il convenait l'auteur de ce témoignage de première main qui lui parut décisif. Ainsi on pouvait vivre et faire vivre huit personnes dans le plus complet dénuement et y trouver joie et bonheur ? Des ouvriers terrassiers, des travailleurs agricoles acceptaient la vie à quarante sous par jour non seulement sans se plaindre mais même avec une belle humeur un tantinet fanfaronne ? Quel exemple ! Et comme il méritait d'être encouragé ! On l'encouragea d'autant mieux qu'il donnait bonne conscience à tous et permettait de continuer à ignorer le problème social. Et vite, on parla d'autre chose.

D'une façon analogue mais, pour ainsi dire, en sens inverse, Gorki poussera au noir les portraits psychologiques de ses personnages jusqu'à les faire ressembler à des monstres ou, tout au moins, à des demi-fous. Est-ce quand il corrige ses petits-fils comme un garde-chiourme déchaîné, quand il bat sa femme jusqu'à la laisser plus qu'à demi-morte, que le grand-père est le plus odieux ou quand « il vient faire la paix » en apportant quelques friandises.

« — L'autre jour j'y suis allé un peu fort, mon bonhomme. J'étais très en colère, tu m'avais mordu, griffe, alors je me suis fâché ! Mais ce n'est pas un malheur que tu aies reçu plus que ta part, cela te sera compté un jour »... Il est vrai que les soucis ne manquaient pas au vieil homme. Son entreprise de teinturerie allait fermer ses portes et peut-être prévoyait-il déjà le temps où, devenu veuf, il parcourait les rues de la ville en mendiant "d'une voix plaintive":

« — Braves cuisiniers, donnez-moi un morceau de gâteau. C'est du gâteau que j'aimerais ! Ah, vous autres !... » « Et ce "Ah, vous autres!..." plein d'amertume et dont le son trainant vous déchirait le cœur était tout ce qui restait du passé. »

En attendant, les expériences que le jeune Alexis fait avec le monde «des autres», s'avèrent, l'une après l'autre, décevantes. Où qu'il aille, quelque humble emploi qu'il exerce, il ne voit que cupidité, brutalité, bassesse: nids de vipères semblables à celui qu'il connaît si bien. De sorte que les excès du grand-père, il les mettra finalement au compte du caractère russe qui, dans la monotonie et la grisaille des jours de neige, pousse l'homme à attiser sa propre souffrance et à chercher en des déchirements de drames stupides une piètre évasion. A ce jeu incessamment renouvelé, le jeune Alexis ne tarde pas à s'aigrir, ce qui ne facilite guère ses rapports avec les garçons de son âge. Il se bat, et vigoureusement. Mais à l'École ses condisciples se moquent de lui et le maître ne

peut le souffrir. Il est vrai qu'il a dû se présenter "chaussé des souliers de sa mère et vêtu d'une chemise jaune et d'un pardessus fait avec la blouse de sa grand'mère". Plus ridicule encore que Brisquimi, qui, le jour de sa première communion, était allé à l'Eglise avec un costume soigneusement retailé par sa mère et sa sœur dans de vieux vêtements de son père. Les deux enfants en eurent-ils honte ? Pour Gorki, c'est certain. Mais Bonnet ne l'avoue jamais.

Ce sentiment de honte, d'infériorité que la pauvreté impose si souvent aux enfants défavorisés avec une insoutenable acuité, Bonnet et Gorki ne cesseront de l'éprouver, malgré tout, durant toute leur existence. Pareils en cela à beaucoup d'autodidactes, leur méfiance — d'ailleurs justifiée — à l'égard de leur propre culture envenimera leurs relations avec nombre de leurs confrères et leur fera instinctivement éprouver un certain ressentiment envers les intellectuels. "Les beaux Messieurs" de Paris ne trouveront pas plus grâce aux yeux de Bonnet que les littérateurs de S-Petersbourg aux yeux de Gorki: "J'ai voulu injurier tout le monde" écrira ce dernier, tandis que Bonnet note: « Les enfants de mon pays me faisaient déjà subir toutes les peines dont je devais plus tard souffrir à cause de mon ignorance. »

On comprend, dans ces conditions, que pour les deux enfants, la nécessité de gagner quelque argent soit devenue, très tôt, impérieuse. Et de même que Brisquimi allait à la glane, ou aux fagots, ou ramasser du crottin dans une petite brouette fabriquée par son père, de même Alexis capture, dans la forêt, des oiseaux que sa grand'mère va vendre à la ville, ou encore ramasse dans les rues et les cours, chiffons, clous, papier, menue ferraille dont les chiffonniers lui donnent quelques kopecks qu'il se hâte de rapporter à sa grand'mère. "Un jour je la surpris qui tenait mes pièces dans sa main; elle les regardait et pleurait en silence, une larme trouble pendait au bout de son nez, poreux comme une pierre ponce." Peut-être le meilleur de l'art de Gorki est-il fait de ces raccourcis où se révèlent en un éclair, dans une situation donnée, les arrière-plans d'une âme. Certains critiques — parmi lesquels des marxistes — l'ont qualifié de « réalisme romantique », comme si la compréhension d'autrui, au plan des sentiments, n'était pas nécessaire pour qui prétend traduire la totalité d'une réalité, même strictement délimitée.

En fait, si l'œuvre de Gorki est révolutionnaire dans le sens qu'elle ne cesse de dénoncer, pour reprendre la formule de Nizan "le scandale de la condition faite à l'homme" dans la société capitaliste fin de siècle, sa portée réelle se limite essentiellement à la condition de l'homme du peuple russe — manœuvre, ouvrier, artisan, écrivain raté ou demi-intellectuel etc.. — avec cette réserve supplémentaire que le sort du paysan, du moujik grossier, ignare, brutal qui "considère la femme comme un amusement", ne l'intéresse que fort peu. Comme bien d'autres autodidactes — mais justement Baptiste Bonnet est, en ce sens, une exception — Gorki rêve de transformer l'homme et de favoriser une mutation du monde «à une vie lumineuse et véritablement humaine». Son socialisme ne va guère au-delà d'une demi-douzaine de phrases de cet ordre et, quoi qu'en disent les exégètes soviétiques, il est fort probable qu'il n'a jamais sérieusement pratiqué «Le Capital». Mais il s'est toujours senti viscéralement lié à la vie

des petites gens et a éprouvé très tôt, par lui-même, toute l'importance du travail. "Et soudain je compris, note-t-il, que la plupart des livres que j'avais lus ne racontaient jamais comment travaillaient leurs nobles héros ni de quel travail ils vivaient." Ainsi devint-il — et parfois de façon emphatique — le chantre officiel du travail, celui qui "le premier dans la littérature russe et peut-être le premier dans la vie des hommes avait compris d'une façon simple et personnelle la signification grandiose du travail (3), du travail qui crée tout ce qu'il y a de plus précieux, de beau, de grand dans ce monde". Aucune redondance de cet ordre chez Baptiste Bonnet, pour qui tout travail étant joie n'a nullement besoin d'être artificiellement exalté. Il est vrai que dans "Vie d'enfant", Bonnet s'attache surtout aux travaux de belle saison et de plein air, en Provence, ce qui fausse un peu la perspective.

Un examen plus approfondi de ces deux « enfances » aurait-il permis de révéler davantage de points d'interférence sur les courbes de ces deux destinées ? Rien n'est moins sûr. Tout ce que l'on peut dire, pour l'instant, c'est que, dès ses premières années, Baptiste Bonnet a eu, comme tous les siens, le goût du bonheur, alors que Gorki a consacré la majeure partie de son œuvre à combattre chez ses compatriotes le goût du malheur. Mais qu'un tel penchant pût exister aurait été, pour Bonnet, proprement inconcevable "Brisquimi a toujours pres lou tems coume vèn, lis ome pèr ço que soun e l'amour de la vido dins li caresso dóu vènt, de la Muso e de l'art", écrivait-il, le 10 septembre 1905, à son ami Joseph Loubet. Une aussi aimable désinvolture n'aurait pas été du goût de Gorki.

Il est d'ailleurs curieux de constater que si Gorki devint finalement « le premier des grands écrivains de l'U.R.S.S. », ce fut par une sorte de quiproquo, et il le dut davantage à l'active sympathie de Lénine qu'à ses propres convictions. On peut même avancer, sans grand risque d'erreur, qu'il fut « officialisé » malgré lui. Ses démêlés avec les bolcheviks, aux premiers temps de la révolution, sont bien connus. « Lénine, Trotsky et leurs compagnons de route, écrivait-il, sont déjà empoisonnés par le venin visqueux du pouvoir. On le voit par leur attitude honteuse au sujet de la liberté de parole, de la liberté individuelle et de l'ensemble des droits pour lesquels la démocratie a lutté. » Ces lignes, extraites d'une série d'articles parus dans son journal "Novaia Jizn" (4) — qui ne tarda pas à être interdit — se passent de commentaire. Pour le politique avisé qu'était Lénine, un écrivain populaire déjà célèbre, progressiste et chantre du travail, ne pouvait, « bien dirigé », qu'être utile au Parti et devenir, au besoin, un excellent ambassadeur du pouvoir soviétique en Europe. Gorki eut la faiblesse, après mainte dérobade, de se laisser circonvenir. Il y gagna — au lieu de rester, comme Bonnet l'homme de quelques succès en feu de paille — une gloire mondiale qu'en lui-même il n'aurait pas désirée de cet ordre. Il en fut gêné, bien entendu, et d'autant plus qu'il ne pouvait ignorer que l'on se servait de lui pour donner « bon esprit » et « bonne conscience » aux classes laborieuses. Dans un provençal d'une sève et d'une verve admirables, Baptiste Bonnet avait donné, à son insu, bonne conscience aux bourgeois. Peut-être est-ce le drame de l'écrivain que d'avoir toujours à donner « bonne conscience » à quelqu'un.

**René MEJEAN.**

( 1 ) « Vie d'enfant » : 1894; « Enfance » : 1896.

(2) Mais avec un décalage de vingt-quatre ans — la durée d'une génération — entre les deux dates de naissance: B. Bonnet, 1844, M. Gorki, 1868.

(3 ) Ce qui semble un tantinet exagéré : il avait lu Balzac.

(4) « Vie Nouvelle ».

## **Une amitié: Baptiste BONNET-Joseph LOUBET**

Bien que plus jeune de 30 ans que Baptiste Bonnet, Joseph Loubet est sans doute un de ceux qui à Paris, ont le mieux connu cet enfant de Bellegarde que les hasards de la vie firent vivre pendant plus de 30 ans dans la capitale.

Certes, dans les milieux méridionaux et félibréens parisiens, Baptiste Bonnet a noué de nombreuses relations amicales, mais celles qui le lièrent à Joseph Loubet prirent, dès leur début, un caractère tout particulier

Si Joseph Loubet lui témoigna une amitié empreinte d'une affection quasi fraternelle, c'est non seulement parce qu'il communiait avec lui dans le culte mistralien, mais encore parce qu'il considérait ce berger, issu du terroir rhodanien où il avait passé toute sa jeunesse, comme un des plus proches, au sens le plus intime du terme, de l'auteur de Mireille dont l'œuvre avait été écrite pour « les pâtres et les gens du mas ».

A ses yeux, Baptiste Bonnet restait marqué par cette jeunesse paysanne décrite dans "Li memòri d'un Gnarro" parues dans « l'Aiòli » en 1891, dans "Vido d'enfant" en 1893 et dans le "Varlet de Mas" en 1898.

Encore que son caractère fût resté entier, autoritaire, susceptible, et aussi plein de candeur, Loubet fut touché par des sentiments, liés à une enfance qui ne cessa jamais de dominer l'inspiration de B. Bonnet.

C'est bien ce qui apparaît dans les quelques articles qu'il lui a consacrés, dans la correspondance qu'ils échangèrent, dans les diverses présentations des œuvres inédites, et aussi dans les souvenirs oraux de cette amitié que nous tenons personnellement de lui.

C'est en puisant dans ce que ces diverses sources nous ont appris, que nous pouvons nous permettre de pénétrer dans cette intimité qui les lia et de mieux comprendre l'attachante curiosité, hors du commun, de la personnalité de Baptiste Bonnet.

Joseph Loubet, nous l'avons noté par ailleurs, écrivit en provençal, ses premiers vers, à 16 ans, parus dans « La Cigalo d'Or » de Montpellier (1).

Une dette de reconnaissance l'attachait déjà, on va le voir, à celui avec lequel il communiait, avant même de le connaître.

De littéraire, cette amitié devint rapidement fraternelle; sa fille Mireille eut comme parrain Baptiste Bonnet.

Joseph Loubet qui fut son traducteur en 1912 et plus tard le préfacier des œuvres posthumes et le défenseur de sa propriété littéraire, a consacré, à notre connaissance, au moins trois importants articles à Baptiste Bonnet.

L'un du vivant même de son ami, paru dans les "Réclams de Biarn e Gascougnò" dédié à Miquéu de Camélat (1924).

Le deuxième dans la Revue du Capoulié Marius Jouveau "Fe" sous le titre «De Pau Arene à Batisto Bonnet» (1944). Le troisième dans "Terra d'Oc", revue occitane (n° 52, 53) 1944).

C'est le premier que nous retiendrons principalement ici. Il est précieux, aussi bien pour la connaissance de la jeunesse de Joseph Loubet que pour l'origine de l'amitié qui devait unir les deux hommes durant toute leur vie.

Écoutons-le (nous traduisons):

« Quand j'étais jeune, j'étais dans mes 13 ans (c'était donc vers 1886) mes parents m'envoyaient passer les vacances chez une sœur de mon père qui était "baïlesso" d'un beau mas, en terre d'Argence, proche de Bellegarde. C'est là que moi "Clapassié", car hélas, à ma maison on ne parlait guère ce parler de Montpellier, bien que j'en ai eu le goût si on m'avait permis d'aller dans la rue, c'est bien là que je me fis au parler provençal, encore un peu languedocien, de cette région».

«J'avais déjà des œuvres de Bigot, Roumieux, Aubanel dans ma petite chambre, mêlés à mes livres d'école.

« C'est avec les filles et garçons de Bellegarde, mes cousins et cousines et surtout le brave Maître du Mas, qui était un joyeux et savant prêtre, que je fis amitié avec le provençal»

Et Loubet ajoute: « Qui m'aurait dit alors, que, dix ans plus tard (vers 1896) en montant dans la capitale, je rencontrerai au Café Voltaire Baptiste Bonnet et la belle langue qui avait marqué mon apprentissage dans le Félibrige ».

Le 10 septembre 1905, Baptiste Bonnet faisait part à Joseph Loubet, d'une correspondance qu'il venait d'échanger avec Oscar V. Andersen (le fils du conteur danois). Ce dernier manifestait le désir de posséder le drame paysan dont les deux premières scènes avaient été comprises dans la participation de J. Loubet au recueil commun publié en 1904, par le Félibrige de Paris sous le titre "Li Souleiado" (2).

Notons à ce propos que nous ne possédons aucun renseignement précis sur cette œuvre de Loubet figurant dans sa bibliographie comme datant de 1904» (hors commerce).

«Tragédie rustique, écrivent Julian et Fontan, dans le tome II de "l'Anthologie du Félibrige provençal" (1924), dans le genre du drame d'Aubanel, "Lou Pan dóu Pecat", où les scènes de tendresse alternent avec d'autres scènes d'une réelle puissance dramatique ».

Mais ce que nous retiendrons de cette œuvre, et qui nous confirme l'influence qu'ont exercée Baptiste Bonnet et son œuvre, sur J. Loubet, c'est que l'action de ce drame se passe dans le terroir de Bellegarde, au croisement du chemin d'Arles et de Saint-Gilles.

On est en période de vendanges et le théâtre représente le devant du Mas de Meste Bartet. Quant à Peiret, le jeune vendangeur qui dit avec une passion «aubanelenco» son amour pour Zina, la femme de Baret, il semble bien qu'il cache la personnalité de Baptiste Bonnet.

\*

\*      \*

De cette lettre du 10 septembre 1905, il faut également retenir les quelques lignes qui suivent et qui nous confirment les sentiments amicaux et même affectueux que Bonnet témoignait à son jeune ami.

«A partir de maintenant (nous traduisons) il va être entendu que tu ne m'appelles plus "Maitre", je me facherais... Il n'y a que les chiens,» me disait mon père ;... et il avait raison. L'homme qui comme toi comprend la liberté dans le commerce de l'amitié à moins d'être Mistral... doit laisser de côté cette appellation qui est de "ma grand la borgne, entre nous".

Puis, on sent que Bonnet a quelques remontrances à faire à Loubet. Ce dernier s'était étonné que son "Maitre" lui ait envoyé un numéro de "Marseille Républicain" à son ancienne adresse... La raison ? c'est qu'il attend depuis des jours et des jours une lettre de Loubet... celui-ci devait l'entretenir de son voyage avec Dévoluy... après la mort de Tavan... Il s'attendait à une visite à propos de l'inauguration du monument Félix Gras... Rien... Loubet ne penserait-il- plus à lui ? mais à d'autres ?

Retenons cette observation. Elle dévoile un état d'âme qui, avec plus ou moins d'intensité, se manifesta toujours chez Baptiste Bonnet.

Il sentait bien que, malgré son succès littéraire, il n'était pas de la même «classe» que ses "Amis de la «Cigalo» ou du «Voltaire». Il portait toujours avec lui ses origines paysannes, plébéiennes, pourrait-on dire, dont, en réalité il ne pouvait se débarrasser et dont, en lui-même, il était fier.

Il est vraisemblable que cela n'était pas sans raison. Sur l'esprit qui régnait dans la Société des Félibres de Paris, Lucien Duc a noté quelques réflexions que l'on retrouve dans son livre posthume de Mémoires (Mes Provinciales 1914) touchant Baptiste Bonnet...

Les dirigeants du Félibrige de Paris ont-ils bien fait preuve de solidarité à l'égard de ceux qui pouvaient avoir besoin matériellement d'eux ?...

« Demandez à Baptiste Bonnet qui, à Paris a connu des jours difficiles ?... Il vous répondra que son baile, seul Alphonse Daudet l'a tiré d'affaire. Et si on l'a toujours fêté au Voltaire, si on lui a offert un banquet à l'apparition de chacun de ses livres provençaux, c'est uniquement parce qu'il était le protégé de l'auteur de "Numa Roumestan" et il ajoutait ! "On n'a jamais demandé (au Félibrige de Paris) les palmes pour lui... ainsi que je le fis remarquer un jour".

On retrouve des réflexions de cet ordre dans "Mon Baile Alphonse Daudet" mais aussi dans "l'Aiòli" de 1894 (3).

Bonnet faisait preuve d'une grande sensibilité qui se manifestait, au cours de ses nombreuses méditations, par une certaine amertume...

Il n'était pas content (il le confesse dans cette même lettre de 1905 à Loubet):

«Tu verras que tu finiras par faire comme le petit Brisquimi qui a toujours pris le temps comme il vient, les hommes pour ce qu'ils sont et l'amour de la vie dans les caresses du vent de la Muse et de l'Art»... On se lasse "de ces mascarades poétiques" où sous la marque de l'admiration, on se dit poliment "de grands tombereaux de mensonges".

En s'exprimant ainsi, B. Bonnet pensait aussi à lui et c'est bien souvent qu'il confessa de telles idées.

\*

\* \*

A la fin de l'année 1905, B. Bonnet décida de faire paraître une revue à laquelle il demanda à Loubet de collaborer. Elle devait avoir pour titre (on n'en sait trop la raison): « Le Midi et le Nord ».

Il faut rappeler que le “Viro Souléu” organe officiel du Félibrige de Paris depuis 1889, cessa de paraître en cette même année. Son dernier numéro portait la date d'août-septembre 1905 et après avoir rendu compte de la fête félibréenne de juillet à Sceaux, présidée par Camille Pelletan “provençal d'adoption”, et de celles des Cigaliers d'août en Avignon au cours de laquelle on avait inauguré le buste de Félix Gras, il annonçait la fin de la publication... en donnant le programme des jeux floraux de 1906...

On comprend que B. Bonnet qui avec assiduité avait collaboré au “Viro Souléu”, songeât à trouver une tribune d'où il put s'exprimer librement.

On n'est pas étonné qu'il ait pensé à Loubet, pour l'aider dans cette tâche. Il avait vu en lui les qualités de celui qui se présenta plus tard comme “un furnaire” et qui signera “Lou Grafie”.

On regrette de n'avoir sur cette revue, introuvable aujourd'hui, d'autres précisions que celles que l'on trouve dans les quelques lettres que Bonnet adressa à Loubet de 1906 à 1908.

En décembre 1905, il demande à son ami de lui apporter au Café Voltaire la jolie pièce de vers promise pour “Le Midi et le Nord” qui s'imprimait à Niort.

Les deux amis travaillaient chacun de leur côté, au numéro qui devait sortir au début de 1906.

Il ne fait aucun doute que pour Bonnet, ce périodique mensuel “décentralisateur, littéraire, artistique, franco-provençal” était bien sa propre revue puisque si sur le papier à lettre, il est indiqué que ses rédacteurs étaient B. Bonnet, Joseph Loubet... son siège était 73 rue Dutot (domicile de Bonnet).

A la vérité, Bonnet se douta vite que son initiative ne lui vaudrait pas que des compliments.

Mais il devait toujours réagir avec vigueur contre la critique et notamment celle venant de Marseille.

“Le Midi et le Nord” écrit-il à Loubet en avril 1906 a mis “en escoufestro” les félibres de Marseille... «Ruât et mon ami Elzear Rougier ont failli se battre... Il paraît que je ne suis pas bon à donner aux chiens depuis que j'ai pris le soin de fonder “Le Midi et le Nord”... Ils m'en veulent à mort parce qu'ils croient que c'est pour combattre l'idéal “du grand banasto dóu patrioutisme prouvençau” que j'ai pris ce titre... On dit

même que certains majoraux sont allés en audience auprès du “grand pilot de Maiano” pour savoir s’ils devaient venir me noyer dans la Seine !

Sa revue devait rester une tribune libre.

«J’aime parler avec la bouche ouverte et le cœur sur la main... ce que je trouve encore plus grand et plus beau» es de faire à sa testo, es de pensa, d’escriéure en pleno liberta».

B. Bonnet faisait aussi allusion à quelques lignes de lui, passées dans le dernier numéro sur l’Arabi (Arnavielle) qui semble-t-il, n’avait pas eu l’entière approbation de J. Loubet.

On trouve dans cette revue à côté de la signature de B. Bonnet et de J. Loubet chargé d’une chronique régulière, celle du félibre Paul Chassary, du poète Berthier.

Elle valut à B. Bonnet une nombreuse correspondance. On retiendra celle provenant d’une jeune institutrice de Beaucaire Clotilde Meissonnier... alors à Avèze, apparentée à Antoinette de Beaucaire. Elle devait dans la suite publier une œuvre dont les conseils et l’amitié de B. Bonnet lui profitèrent largement (5).

Lorsque B. Bonnet en 1908, quitta Paris, pour Bellegarde il continua à correspondre avec J. Loubet... On ne trouve désormais aucune allusion à la Revue “Le Midi et le Nord”.

Il semble bien qu’elle ne survécut pas à ce départ. J. Loubet se montra toujours discret à son sujet (6).

\*

\*   \*

Déjà, avant d’abandonner Paris, Bonnet se préoccupait de la suite à ce que Daudet avait appelé “sa trilogie provençale”.

Ecrivant à Loubet en février 1908, il lui disait; “Comme convenu, je te laisse le soin du n° 4 (de “Midi et le Nord”) fais-le bien. Se vos que n’en finigue emé mi meméri sus Daudet”. Puis, de Bellegarde en, 1909, il lui exprimait le désir de faire avec lui un examen d’ensemble de ce livre «d’amitié reconnaissante qu’il consacre à son «paure grand baile».

Peu après, 20 août, il envoie à Loubet «la copie des lettres qu’il avait reçues de son baile « zou, zou regalo te, remonto te lou cor e pièi bandis te caramen à travès la puro amigueto dóu baile e dóu gnarro».

Il pensait qu'on pourrait peut-être faire un choix et en ajouter à celles déjà prévues par lui (pour être publiées dans l'ouvrage).

Il va écrire à Léon Daudet pour lui faire connaître la fin de son travail; Il reviendra à Paris en septembre avec sa fille.

On sait que l'ouvrage fut daté de Bellegarde en 1911.

Il fallait alors penser à l'édition. Ce fut Flammarion qui s'en chargea.

Mais avant que le texte fût remis à l'imprimeur, B. Bonnet toujours en relation avec la famille de son Baile, jugea utile et déférant de le soumettre à Madame Alphonse Daudet qui d'ailleurs en avait exprimé le désir.

Cette dernière lui répondit affectueusement, le 2 octobre 1911, souhaitant effectivement "prendre entièrement connaissance de son texte avec ses enfants".

Après cet examen, elle donna son accord, en renvoyant le tout à J. Loubet. Elle lui signalait les corrections faites, en ajoutant: «j'ai voulu laisser à l'œuvre de Bonnet sa saveur de naïveté et de sincérité... son affection si touchante et émouvante».

En réalité, les suppressions demandées par la famille Daudet furent assez importantes. Ce sont celles que Baptiste Bonnet se proposa plus tard de publier sous le titre:

« Entre la joie et la douleur ».

Les deux amis avaient conclu un accord le 12 juillet 1911 au terme duquel Baptiste Bonnet «s'engageait à confier exclusivement à J. Loubet la traduction, en français, de ses œuvres provençales ultérieures, et de son côté J. Loubet prenait à son tour l'engagement de fournir dans le délai utile toute traduction demandée dans les conditions arrêtées entre eux».

Les événements de 1914 ne facilitèrent pas l'édition de tous ces inédits dont Loubet donna la liste dans l'article qu'il publia dans «Terra d'Oc» de mai 1924 - N° 33.

Si B. Bonnet après son départ de Paris devait de temps à autre y revenir chez sa fille Emilie Bringuier qui habitait rue Olivier de Serre, c'est à Bellegarde qu'il avait d'abord songé à se fixer.

Il est bien certain qu'il éprouva dans son pays natal des déceptions que ce retour n'avait pas prévues.

Dès lors, en août 1912, il préféra aller non loin de là à Bouillargues. Bonnet, sans

doute un peu désorienté par les nouvelles conditions de sa vie quotidienne, traversa quelques crises spirituelles, dont il s'ouvrait d'ailleurs avec sa spontanéité habituelle, à son ami parisien.

Il lui confessait qu'il n'avait plus d'enthousiasme, "d'enavan", plus de goût. Il se plaisait à promener son "pigrige à l'aflat dóu tèmms que passo", "son indolence au grè du temps qui passe". Et puis, peu après, l'espoir devait revenir... Il lui décrivait la joie et le bonheur divin qu'il ressentait à Bouillargues.

Notre Midi « adourna coume es iuei » est plus doux, plus beau qu'un rêve. Bouillargues que je connaissais à peine hier "me parei estre emé soun clouchié que pouncho dins l'azur e soun pople de travaiaire dins li vigne, la vertadiero ciéuta dis amo au jardin dis Esperado".

L'espoir était revenu et avec lui, la joie de vivre... Pendant la guerre, toujours à Bouillargues, il attendait (lettre adressée à Tuffery de Bouillargues alors aux Armées) l'heure où "en cantant la marsiheso refoulares à grand cop de pèd dins lou quiéu lis ome au pelage rous en jusqu'à Berlin ounte farés dansa sus un bon lié li bello fiho alemendo toujours presto à jouga de la picoureio emé li guerrié francés".

La guerre finie, il revint à Nîmes, 3 rue Bourdaloue. C'est là qu'en 1919, il se mêla au mouvement provençal que présidait le journaliste Eloi Vincent, et à l'organisation des fêtes de l'amandier, l'arbre symbolique du Jardin de la Fontaine.

"Es aquelo branco, écrivait-il, que l'amour agito coume uno benedicioun sus nosto ciéuta que voulen festa dans la villo flourido enebriando dis amelié"

C'est là qu'il publia « Lou Carpan » ce drame de famille paysanne, commencé en 1896, mis de côté pendant 25 ans achevé le 12 février 1922, et qui fut joué au théâtre.

C'est là aussi qu'il songea à une réédition de "Vido d'enfant" chez Armand Colin à Paris, qui n'eut pas de suite (n'avait-il pas alors envisagé la vente du manuscrit gu'il estimait à 8000 Frs ?)

C'est là qu'il fit rééditer chez G. Malachanne, cette "Vie d'enfant" avec le texte provençal et la traduction d'Alphonse Daudet, annonçant comme devant paraître prochainement, "Entre la joie et la douleur", "Souvenir de la Guerre 1870-71", "En terre d'Argence".

C'est là que vieilli, atteint par les misères de l'âge, il allait retrouver son baile square de la Couronne où se trouve la statue d'Alphonse Daudet.

C'est là aussi qu'il s'éteignit doucement le 6 avril 1925.

La réédition des œuvres de Baptiste Bonnet et la publication des inédits devaient désormais être les préoccupations premières de Joseph Loubet.

Pour lui la question se posa en 1936. Il intervint à titre d'exécuteur testamentaire. Il était d'accord sur le principe, mais avec une réserve que l'on retrouve dans la préface qu'il donna en 1939, à une plaquette d'inédits de B. Bonnet (textes publiés dans la Revue « Calendau »):

«La traduction toute seule, si vous le voulez, pour les enfants du Nord et des départements, mais nous ajoutons nettement pour les nôtres, dans les Ecoles du Midi, cette édition devra porter le texte provençal: le provençal est une langue de France... avec ou sans la traduction ».

En 1946, de nouveaux pourparlers furent engagés avec l'éditeur Grasset. Loubet y avait intéressé l'écrivain Paul Raynal, l'affaire accrocha... l'impression du texte provençal en était, à nouveau, le motif.

J. Loubet ne devait jamais céder sur cette condition.

\*

\* \*

Après la mort de Baptiste Bonnet, Joseph Loubet se devait de faire entretenir à Paris, par les "Amis de la langue d'Oc", le souvenir de Brisquimi. Il le fit avec cet esprit d'amitié et d'affection dont il savait entourer ses pensées et ses gestes,

En 1931, les "Amis" avaient pieusement suivi, par la pensée, les cérémonies du transfert des cendres de Bonnet de Nîmes à Bellegarde, et les cérémonies de Nîmes à l'occasion de l'inauguration au Mont-Duplan, du monument élevé à la mémoire de Brisquimi, œuvre du sculpteur Méric.

Loubet, en 1936, fit entrer dans les éditions du "Porto-Aigo" animées par son ami le Capoulié Marius Jouveau «Lou Saquet dóu Gnarro» pages inédites de B. Bonnet. Elles parurent dans le texte provençal sans traduction.

Déjà, en 1935, Loubet créant sa revue «Languedoc et Patois» avait songé à Baptiste Bonnet. Dans le numéro d'avril-juin, il avait publié le duo de «Brisquini e de Jouleto», dont les paroles et la musique conservent leur naïveté première et que Bonnet prenait tant de plaisir à chanter.

On y trouve aussi une photographie dédiée à J. Loubet le 1er septembre; avec celle de la statue que J.P. Gras exposa au Salon des Indépendants de 1908.

C'est elle qui devait servir à ériger dans le Jardin des Félibres à Sceaux le buste de Bonnet... rêve qui ne fut jamais réalisé.

En 1944, alors que J. Loubet se réjouissait de la victoire qui allait pouvoir redonner vie «Aux Amis de la Langue d'Oc» il conviait ces derniers à placer au nombre des premières manifestations à prévoir, celle commémorant à la fois le cinquantenaire de la parution de « Vido d'enfant » (1894) et le centenaire de Baptiste Bonnet (1344).

En cette année du cinquantième anniversaire de la mort de Brisquimi il est un devoir pour les “Amis de la langue d'Oc” de joindre à l'évocation de la mémoire de celui qui est honoré dans son village natal, celle de notre fondateur Joseph Loubet qui nous a appris à connaître et à aimer Baptiste Bonnet.

Ainsi s'uniront dans une seule pensée, les noms de ces deux amis qui vécurent et communiquèrent tous les deux dans un même esprit et un fraternel idéal.

**Ivan GAUSSEN**

Président des « Amis de la Langue d'Oc ». (Paris - avril 1975).

## NOTES

(1) Voir «La France Latine» numéro spécial en 1974 consacré au centenaire de J. Loubet: Joseph Loubet intime

(2) «Li Souleiado» Poésies et documents littéraires — 1879-1903 avec préface d'Albert Tournier — Paris 1901 in 8° 390 p. avec un index bibliographique concernant les membres titulaires du Félibrige de Paris.

(3) «Moun Baile Anfos Daudet». Les réflexions faites par Daudet à Bonnet sont édifiantes et mettent en cause certains membres du Félibrige de Paris. On retiendra aussi les lignes parues dans «L'Aiòli» du 7 mai 1894, annonçant à Paris la création d'une Société populaire des méridionaux. Elle devait rassembler ceux qu'écartait la personnalité des membres qui honorent la Cigale et le Félibrige de Paris, dont le nombre était limité. Cette nouvelle société populaire devait réunir ceux qui ne sont ni poètes ni artistes ni députés, c'est-à-dire «les boulangers, charpentiers, employés de chemin de fer... tous amoureux de leur langue et non admis dans la société qui la défend. Elle devait avoir pour titre «Lou Lugar» (La première étoile du matin).

Son créateur était B. Bonnet 29, rue de Buci. Lou Viro Soulèu ne consacra que quelques lignes à cette initiative d'ailleurs sans lendemain, mais qui est révélatrice des sentiments intimes que B. Bonnet devait avoir sur la mentalité des Cigaliers et Félibres de Paris, en général et à son sujet en particulier

(4) «Lou Grand Pilot » “Le Grand pilote”, expression que l'on retrouve dans le Trésor du Félibrige, comme étant une citation de V. Gelu = Le Grand Chef.

(5) Clotilde Vassas Meissonnier a publié en 1962: Joio e Respelido. Lauréate de l'Académie provençale des lettres en 1964. Puis en 1969 Lis Alègue (Les Asphodéles) poésies provençales.

(6) Dans l'article paru dans (Reclams de Bearn e Gascougnò), Loubet précise bien que Bonnet dirigea ce périodique et aussi qu'il collabora au «Languedoc d'Alès» revue introuvable aujourd'hui.

## L'œuvre de Baptiste Bonnet

Vido d'Enfant est un maître livre de notre Renaissance. Quand Baptiste Bonnet l'a écrit, il était, comme je le lis dans une dédicace de Bonnet à mon grand-père, “dins li neblo de l'Uba, au mitan de tóuti li trigos”. C'est dire que Vido d'Enfant est une manière de vie retrouvée, après de longues années et par un homme blessé.

Ce que Baptiste Bonnet a fait dans Vido d'Enfant, c'est l'apologie émerveillée d'une vie de pauvre.

Que des gens aussi pauvres aient pu être aussi heureux nous paraît proprement un miracle: celui d'une civilisation et d'une civilisation de pauvres. Non seulement ces gens acceptaient d'être pauvres, mais encore ils trouvaient dans leur extrême pauvreté toutes sortes de raisons d'être heureux, de se réjouir de la vie. Il y a là un exemple de santé morale, sans le moindre ombre d'envie ou de jalousie, qui étonne.

Ces pauvres gens aimaient leur vie, avec une sorte de passion. Il faut relire dans Vido d'Enfant les scènes des dinades, des vendanges, de la lessive, de la soirée de Noël pour admirer l'allégresse que ces pages respirent. Le récit de la veille de Noël — que l'on peut comparer à celle qu'en donne Mistral dans ses Mémoires — est peut être plus émouvante dans Bonnet que dans Mistral. On y sent plus de chaleur humaine. La présence des grands-parents, en particulier, est délicieuse.

On pourrait peut-être définir Vido d'Enfant, le livre de l'amour. Le père et la mère de Bonnet s'étaient aimés tendrement et, après de longues années de mariage, ils continuaient à s'aimer aussi tendrement. Ils aimaient leurs enfants d'un tendre amour qui, de leur côté, les adoraient et, quand l'on aime ainsi, il semble que tout devienne facile, le travail le plus dur, la vie la plus humble. Pour ces pauvres qu'étaient les parents de Bonnet, la vie de la terre, en dépit de la peine qu'elle représente, avait pour eux une saveur incomparable. La mère de Bonnet avait un mot qui résumait tout.

Elle disait: “Un travai desira es à mita abena”. Il s'agissait de tout faire volontiers qu'il s'agisse de glaner, de vendanger, d'oliver.

Je ne sais pas de livre où la valorisation des moindres choses de la vie et, bien entendu de la vie rurale, s'exprime mieux que dans les œuvres de Bonnet, sinon dans celle de Charloun Rieu qui, de ce point de vue, est très proche de Bonnet.

Baptiste Bonnet dans les brouillards du Nord, comme il disait, avait retrouvé l'extraordinaire bonheur de son enfance, un bonheur comme sans doute il n'en a jamais retrouvé un pareil, une sorte de Paradis perdu.

«Uno lesco de pan pèr sieto, uno bello arencado que nadavo dins l'òli, eimé de cebo e de pòrri pèr la quicha, voulès pas que fuguessian salvi ?» dit Bonnet.

Aussi bien, gais ils l'étaient, comme peuvent l'être des gens heureux. C'est le père de Bonnet qui en voyant ses enfants qui venaient à son avance disait à ses camarades: Te, vaqui tout l'es pargue de l'oustau que me vèn querre !

Je ne crois pas que Vido d'Enfant soit l'idéalisation de la vie d'une famille provençale telle que l'éloignement et la nostalgie aient pu la recréer. On retrouverait cette suite de chaleur humaine dans l'œuvre, par exemple, d'Elzear Jouveau cet autre pauvre que Baptiste Bonnet appelait «soun fraire pacan».

Les pauvres d'aujourd'hui sont moins pauvres que ceux d'autrefois et il ne faut pas le regretter. On peut se demander s'ils sont aussi heureux. De toutes façons, il semble que l'exemple de ces générations fortes que peint Bonnet garde, à l'heure actuelle, tout son prix.

Cette vie de Bonnet qui s'achève à Paris est évidemment quelque chose de curieux. Il semble que, lorsqu'on a aimé comme lui, tout de cette terre et de cette vie qui avaient été les siennes, on peut difficilement vivre ailleurs et, en particulier, à Paris.

D'autant que Baptiste Bonnet devenu grand a aimé ces travaux de la terre et il en parle d'ailleurs très bien. Car à côté de cette Vie d'Enfant, il y a aussi cette vie de jeune homme dont il nous parle dans le Valet de ferme, et dont il nous parle avec une sorte de passion. J'imagine que M. Claude Marzeau qui étudie la vie de Baptiste Bonnet nous éclairera sur les mobiles qui ont éloigné Bonnet de la terre de ses ancêtres.

Ce qui est certain, c'est que c'est Paris, en fin de compte, qui lui a fait retrouver le Paradis perdu de son enfance et de son adolescence. Il faut croire qu'enfui au fond de lui-même cette Vido d'Enfant a ressurgi en lui avec l'éclairage enfin d'une vraie lumière. Et alors, Bonnet a tout retrouvé: l'amour des parents, leur noblesse, leur gaieté, leur courage et toute cette admirable civilisation de pauvres qui fait le prix de Vido d'Enfant.

Le Valet de ferme de Baptiste Bonnet, moins populaire que Vie d'Enfant, ne lui est pourtant pas inférieur. Conçu comme un roman, tout cet apprentissage de la vie paysanne me paraît d'une mine aussi dure que celle qui a fourni à Baptiste Bonnet la matière de Vido d'Enfant.

S'y exprime le même bonheur de vivre que dans son premier livre. C'est le livre, par excellence, de l'honneur d'être paysan. Il s'y mêle une histoire d'amour, ni banale ni fade. Je lui trouve tout au contraire une saveur incomparable. On me dit que Jolette a vraiment existé dans la vie de Bonnet. Il se pourrait donc que le dénouement tragique de cette idylle paysanne, à la façon de Mireille, soit la porte par où Baptiste Bonnet est sorti de ce Paradis perdu de son enfance et de son adolescence.

Mistral n'a pas aimé une Mireille de chair et d'os. Mais si Baptiste Bonnet a vraiment aimé Jolette et, je crois qu'on peut le penser, alors tout le drame de sa vie s'éclaire et l'on comprend que ce ne soit que longtemps après avoir quitté la terre qu'il la retrouvera avec toute la fascination du souvenir.

C'est cette fascination qui nous a valu l'œuvre de Baptiste Bonnet. C'est elle qui l'a fait le grand artiste qu'il est. Il y a dans Vie d'Enfant ou dans ce Valet de ferme des morceaux de bravoure absolument étonnants. Je pense par exemple au chapitre du serpent. Le récit du père, avec son grandissement épique, est admirable. On imagine volontiers que c'était l'histoire que sa famille lui redemandait le plus souvent. Il y en a d'autres. Les Cabrians, dans le Valet de ferme sont de ceux-là.

En tout cas, l'histoire des deux frères serait sans doute dans tous les livres de lecture si le provençal était vraiment enseigné dans les écoles.

Vie d'Enfant et le Valet de ferme sont des livres qui font partie de l'histoire de la race. Ils en donnent une image attachante et dirai-je réconfortante. Car il s'agit vraiment d'une bonne race. C'est à ce titre, me semble-t-il, que l'on relira toujours l'œuvre de Baptiste Bonnet.

**René JOUVEAU.**

## **Deux lettres de Baptiste Bonnet à Léontine Goirand**

1879. Baptiste Bonnet vient d'avoir 35 ans.

Il est encore inconnu dans le grand Paris où il mène une vie difficile. Ce n'est que bien plus tard qu'il rencontrera Alphonse Daudet, "son Baile", dont l'amitié et la bonté lui ouvriront les portes de la renommée.

Cependant il a déjà fait la connaissance de l'arlésien DucQuercy et de quelques compatriotes du Midi qui vont l'associer bientôt, le 21 Mai de cette même année, à la

fondation de la Société des Félibres de Paris, dont il sera l'un des secrétaires.

Il y a là J.B. Amy, Bauquier, L. Duc, Gleize, Grivolos et Maurice Faure. Ce dernier, dont on sait la brillante carrière politique qu'il fit, n'était alors que le bouillant créateur de "La Cigale". Mais il était également le cousin germain de Léontine Goirand, d'Alès, (1) dont les fèlibres louaient à l'envi le charme féminin et le talent poétique.

Baptiste Bonnet va donc participer, à son tour, au concert flatteur qui monte vers la jeune Félibresse d'Arène, et il entame avec elle une correspondance dont il nous est parvenu les deux lettres que nous publions ci-après.

Ces lettres datées de Paris les 7 Février et 6 Mars 1879, il y aura bientôt cent ans, sont un précieux témoignage d'un moment de la vie parisienne du Bellegardois, à cette époque, dont nous ne savons encore que peu de choses. Elles sont très caractéristiques de la prose alerte et robuste, si naturellement savoureuse qui conquiert d'emblée Daudet et Mistral, lorsque ses premiers récits furent publiés dans "Lou Viro-Soulèu".

A vrai dire, les deux lettres sont largement mêlées de vers. Mais en dépit de la rime et du rythme, elles ont toutes les qualités que nous avons dites, et c'est ce qui nous importe. On y trouve, en premier lieu, l'écho d'une amicale soirée de la Cigale, où la poésie et les chansons avaient exalté et remué les cœurs et où l'on avait aussi beaucoup parlé de Léontine, que Roumieux avait sacrée "Félibresse d'Arène" lors de la mémorable réunion poétique du Château d'Arène, le 28 Août 1876.

Dans la dédicace qu'il y fait de ses deux chansons à la jeune poétesse, sa compatriote gardoise, on sent comme l'éveil d'une âme, on sent l'élan du félibre, nouveau venu dans le cénacle, poussé par le désir profond d'y communier en esprit, malgré ce qu'il appelle son indignité: «Est-il possible que l'ancien gardian puisse aller de compagnie avec vous ? » écrit-il en effet. Mais les louanges qu'il recevra d'Alès lui donneront espoir et fierté.

Certes, ni sa lettre rimée, ni ses deux chansonnettes n'ajoutent rien à la réputation de Baptiste Bonnet; elles n'en sont pas moins la marque essentielle de sa vocation d'écrivain provençal. Oui, dans ces brèves notations du Paris d'alors, dans cette expression tranquille des sentiments de l'exilé, on respire avec délice le parfum même du terroir, on goûte avec ravissement la fraîcheur du vocabulaire et la pureté de ce parler naturel du pays d'Argence.

Faut-il voir dans ces deux missives l'amorce d'un tendre sentiment, que le ton et les mots pourraient laisser supposer ? Nous ne le pensons pas. Brisquimi, très sensible à la poésie et se laissant aller à l'imagination qui conduit parfois, très vite, de l'amitié à l'amour platonique, Brisquimi n'est pas homme à se bercer d'illusion. Il est heureux de cet échange de lettres avec la poétesse, mais il en mesure fort bien la portée; et son hommage cordial reste celui d'une respectueuse amitié dont il connaît le prix.

— En reproduisant ces deux textes qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs, nous n'avons pas voulu en corriger la graphie, que d'aucun trouveront souvent fautive. Nous pensons que cette écriture spontanée d'un homme de la terre est exemplaire; avec ses rugosités et ses déféctuosités même, elle a plus de force et de vigueur, dans son impeccable syntaxe, que tant de pages mièvres, trop lèchées et fignées à coups de dictionnaires.

Bonnet en avait du reste conscience, lui qui écrivait plus tard Mistral, lequel le rapporta dans l'Aiòli: "J'aime le provençal comme un enfant aime sa mère. De là vient peut-être le trop d'amour et d'abandon que j'y mets, en l'écrivant."

Et Mistral, après avoir loué comme il le méritait, l'auteur des "Memòri d'un gnarro" concluait: "Il a fait comme l'oiseau qui, dans son guilleri, nous en dit cent fois plus, et cent fois plus nous plaît, que toutes les musiques et orphéons de Pamparigouste !"

**Léon INARD.**

\*

Paris, 7 de febríe 1879.

Caro Felibresso,

Un vèspre que sourtiéu de la Soucieta Miejournalo out s'èro pas mau parla de vous et de Roumieux, m'en anave tout pensatiéu i Batignolo. La niue — causo raro à Paris — clarejavo d'un clar tant bèu que, maugrat la frescour que fasié, m'aplantere embalausi de la grandour que lou plafoun celestiau desplugavo subre ma tèsto; un moumen creseguère meme d'èstre trespourta coume pèr encantamen sout lou cèu azuren dau païs que m'a vist naisse e qu'ame tant encaro. Ai bèu cerca, recerca dins ma memòri, me remembre pas dempièi qu'abite Paris d'agudre esprouva lou plesi e lou bonur que sentissiéu en iéu. Ah! li veituro poudien bèn ana, veni, en fasènt cracina li rodo e li caiau ! Li Transway poudien bèn jouga de la troumpeto, rèn me fasié plus rèn e se perfès quàuqui palamardas s'endourdavon à iéu en passant, boulegave pas mai que ço que boulego un terme; ère anfin dins un d'aquéli moumen que li pouèto noumon sublime e qu'un paure troubaire coume iéu ié trovo gès de noum.

Dins la vesprado s'èro charra de vers e de pouësio, voste cousin Faure (2) subre- tout nous diguè 'mé lou gàubi que ié counouissès: l'Aubado de Magali, lou Maset de Mèste Roumieux e la Cigalo dóu meme autour. Un autre alesen M. Palado nous diguè peréu un pichoun Reveié que sabe pas de quau es, mai que anen vai pas mau, dau mèn à moun idèio; me remembre encaro d'un pichoun quattrin que s'acò vous fai plesi vous dirai tau que l'ai retengu, lou vaqui:

“Enten de toun ié (lié)  
Lou bèu reveié  
Que ma voues te canto  
Pèr tu ma galanto.

Sabe pas s'es à causo qu'aviéu ausi de cant tout lou vèspre, mai toujours es-ti que fuguè qu'au bout d'uno bono ouro que me derabère dau rode ounte semblave caviha coume un bé de gaz, pèr anfin acaba de me gandi à moun oustau qu'èro encaro proun liuen d'aqui. Tout en camin fasènt me boutère à coumpausa la pichouno peço qu'anas legi e que, se voulès bèn me lou permettre, vous dediarai:

## **A Madamisello Leountino Goirand.**

La niue balanço lis estello  
Emé soulas  
Dedins si bras,  
E la luno, amount, palinello  
Aiçi d'abas,  
Esclaire en pas.  
Tout soul lou cor plen d'esperènço (sic)  
A toun entour,  
Vene treboula lou silènço  
De moun amour.

Reveio-te, ma touto bello,  
L'amour t'apello,  
E moun cor bèlo  
Ti poutounet.  
Dins lou bousquet  
L'aureto molo,  
Jogo e tremolo,  
O moun idolo,  
Reveio-te !

Despacho-te ma bèn amado,  
Duerb un brigoun  
Toun fenestroun,  
Fai vèire à mis iue lis oundado  
Dis aneloun  
De toun péu blound,  
Toun péu que moun regard embrasso,  
Jalous dóu vènt  
Que lou poutouno e que l'estrasso  
En sourrisènt !

Reveio-te... (etc)

La niue fenis, l'aubo pounchejo,  
Bèn lèu dóu jour  
Vendra lou tour.  
Tout s'embrasso e se poutounejo,  
Tu moun amour,  
Dormes lou jour.  
Fagues plus languì lou troubaire,  
Ma bello enfant,  
Vene dourbi au calignaire  
Que t'amo tant !  
Reveio-te (etc).

Leountino, s'avès pas pòu de degaia vòsti paraulo, countentas de quàuqui mot un paure esmara dau nis, que se languis de soulèu e d'estello: aici, toujours plòu !

Vous salude, BONNET.

P.S.— Lou bonjour à vòsti car parènt.

\*

6 de Mars 1879.

De nouvello de vous !... Caro Leountineto !...  
Pèr vous dire la gau que i'a de vous legi,  
Vous dirai sèns façoun, sèns tambour ni troumpeto  
Qu'embriaga de bonur, n'ai bava de plesi.  
Fau vous dire qu'avès un gàubi de divesso.  
De quete biais qu'anes, voste lengage es d'or;  
Se iéu trempe ma plume au prefouns de moun cor  
Ounte trempas la vostro, o gènto felibresso.... ?  
Es-ti dins lou rejoun que naisson li tresport,  
Valènt-à-dire, es-ti dins lou founs de vosto amo ?  
Respoundès, digas-me d'ount es que vèn la flamo  
Qu'en carmant lou regard esclairo l'esperit  
D'aquéu que met lou nas dedins vòstis escrit ?  
Que nous cantès en vers o qu'escriguès en proso,  
Es tout coume pèr vous sèns ié faire atencioun,  
Samenas de parfum qu'envejarié la roso  
Qu'embaumo li matin de la bello sesoun.  
Lou gènt roussinoulet qu'escampo si roulado

Dins lou clarun di niue pèr lausa l'Inferni,  
Fai pas ges de bistour, sa voues e sa pensado  
S'enaumon e s'en van coume li sènt veni.  
Tau qu'aquel auceloun vasto voues simpatico  
Restountis dins li cor qu'ausisson vòsti cant.  
Baia uno amo à tout, sias un son de musico  
Que fenis dins la niue e qu'au jour escoutan.

Aro, à pas vous escoundre ma façoun de pensa, vous dirai que m'atrove dins un  
bèu patoui pèr vous respondre, vous asseure que l'embarras d'un gau n'es rèn à  
coumpara 'mé lou miéu, siéu coume lou capouchin de Roumieux, sabe plus sus  
quante pèd dansa.

Ai bèn cerca dins moun cocò,  
I'atrove plus rèn que de mot  
Qu'an ni tèsto, ni quiéu, ni cò.

Lou plus foutènt, lou mai enrabiant de tout eiço, es que:

Lou diéu di vers à soun tour me mousquejo.  
Pegaso se desbrando, embé furour,  
Mando li dènt, escumo, reguinejo,  
Emé dous iue que vous porton fraiour.  
Pièi vèn la Muso, elo que sèmpre adore,  
Madamisello, — oh ! jamai lou creirias,  
Se vous disiéu que part trouva si sorre,  
En me fasènt d'amount lou pan-de-nas !...  
De que dirias d'aquelo grand gastado  
De fuge ancin un troubaire abrama  
Que cerco aici rèn mai que si brassado  
Rèn mai qu'à viéure à si pèd pèr l'ama !...

Es egau, dirès que siéu un bargicaire coume s'en vèi gaire, e, de que voulès ?

M'es tant dous, à la vesprado  
Liuen dóu mounde, tout soulet,  
De faire un pau la charrado  
Emé la qu'a 'n tant bèu let.

Pamens, coume tout dèu agudre uno fin, acabarai aquesto letro pèr uno  
pichouno cansouneto que vous pregue d'espicha e de castiga li default que se  
i'atrovon, causo que dèu pas manca.

## FAU S'AMA

Viens respirer avant l'aurore  
L'air embaumé qui semble éclore  
Des baisers, des fleurs...  
(A. de Lamartine).

Lou vènt boulego dins li lèio  
Di grands óume e di chaine-vèrd,  
E lis aucèu dedins li fueio  
Fan entendre si gai councert,  
L'astre dóu jour fai sa levado  
E li mountagno e li valoun  
Tresanon souto li brassado  
Que ié proudigon si raïoun.

Vene, vene, vene, ma bello  
L'er dóu matin es perfuma,  
E la naturo nous rapello  
Que fau s'ama, que fau s'ama !  
Lou parpaioun dedins la prado,  
Se pauso subre chasco flour;  
Countènt, lis alo desplegado,  
S'abèuro de parfum d'amour.  
La couquihado e l'alauveto  
I fres sourire de l'estiéu,  
Mesclon en pas si cansouneto  
Que s'aubouron vers lou bon Diéu.

Vene, vene, vene, ma bello, etc.

Dins li bouissoun la tourtourello  
Bresiho d'amour sus soun nis,  
Dóu tèms qu'à l'ecò Filoumelo  
Trai un refrin que regaudis.  
Lou riéu cascaio e lou silènço  
Amourous de tout ço qu'entènd  
Durbis sa bouco em'avenènço  
Pèr te redire en meme tèms:

Vene, vene, vene, ma bello  
L'èr dóu matin es perfuma,  
E la naturo nous rapello,  
Que fau s'ama, que fau s'ama... !

Avans de clava, vole pas óublida de vous dire emé fosse gramecis que siéu fièr, fosse fièr de vous agudre plasegu, voste coumplimen e vòsti lausenjo, fan de bèn à moun cor e m'acourajon que mai, à faire dins la lengo de nòsti rèire, ounte vous e Roumieux avès adeja tant acampa de ganlanti causo.

Voudriéu subre-tout pousqué vous segui dins lou meravihous campèstre que batès, mai es-ti poussible que, iéu, l'encian gardian de vaco, posque ana de colo embé vàutri ?

E pèr vous tene pèd, coume m'adoubariéu,  
Iéu que siéu court d'alén, court d'aboure e de biasso ?  
Iéu qu'ai à moustega qu'un crouchoun de fougasso ?  
Dins li champ que batès de qu'es que ié fariéu ?  
Se i'anave, mi ped sarien lèu plen d'ampoulo,  
Mort de Set, mort de fam, me veirias en camin,  
I mato de pudis cerca de ferigoulo,  
E de long di bartas culi de pisso-chin !  
Car vous, Leountineto,  
Souleto avès lou doun  
De faire de garbeto  
Di plus gènti floureto  
Que pousson d'escoundoun  
Dins lou sacra valoun.  
Partès, anas-ié dounc !  
Trouvarès sènso peno  
A la font d'Ipoucreno  
Lou cavau d'Apouloun  
Que d'aise se permèno  
En fasènt espinchoun  
Se noun vèn la Sireno  
Di ribo dóu Gardoun.

Tout ço que dise aici es bèn pauras, bèn meigrinèu pèr ço que vous ameritas. Souto gaire escriéurai à noste brave Louis (3), entandoumens se lou vesès, fasès-ié mi plus caud coumplimen em'uno bono pognado de man. Oubrides pas noun plus vòsti bravi gènt.

Vous salude de tout cor BONNET.

P. S.—Aici tóuti lis ami dóu Felibrige gardon rancuro à Mistral pèr la coudounado (4) que vèn de faire; ai pòu, fosse pòu qu'acò d'aquí aquíéule un brèu lou movemen literàri prouvençau.

2° P.S. — Au Cafè Miejournal se parlo que Martin (5) dèu veni douna quàuqui vesperado à Paris, es verai ?

Addio, B. B.

## NOTES

(1) Léontine Goiran (1853-1933), Felibresso d'Arèno. Plusieurs fois couronnée dans les Concours poétiques de langue provençale. On lui doit un interessant recueil de poésies: *Li risènt de l'Alzoun* (1882).

(2) «Voste cousin Faure». Maurice Faure était le neveu de J.P.

Goirand. Né à Saillans dans la Drôme, en 1850, il passa sa jeunesse à Alès, auprès de sa cousine, dont il n'était l'ainé que de trois ans. Majoral du Félibrige en 1881, on lui doit «Neblo e soulèu» poésies (1928). Lancé dans la politique, il fut successivement député, sénateur, et Ministre de l'Instruction Publique (1910-1911) Mort à Saillans en 1919.

(3) «Noste braue Louis». Il s'agit toujours de Roumieux, dont il a été déjà plusieurs fois question. Le félibre de la Tour Magne entretenait avec Léontine une importante correspondance, dont nous ne possédons pas moins de 300 lettres, allant de 1876-1891.

(4) Cette «coudounado» (?) est sans doute la protestation adressé par Mistral, le 2 Mars au «Voltaire», et le 3 Mars 1879 «l'Evènement» et au « Siècle», à la suite de la campagne déclanchée par J. Claretie dans la Presse parisienne, sur le pseudo «séparatisme» du Félibrige. On sait que tout rentra vite dans l'ordre.

(5) Martin J.-B. de Nîmes (1830-1890) Interprète populaire des fables et œuvres de Bigot, il se fit applaudir dans de nombreuses villes du Midi, et à Paris même.

## La Langue de Baptiste Bonnet

Dès ses débuts dans la carrière littéraire, Baptiste Bonnet a été considéré comme un des maîtres de la prose provençale. Fin 1891 le Consistoire du Félibrige lui décernait le prix de prose en précisant que Bonnet “desempiéi 20 an estrais e apanouis dins tóuti li journal sa drudo proso de païs”. Sextius Michel, président des Félibres de Paris, affirme que Vido d'Enfant met l'auteur aux côtés de Mistral, Aubanel, Roumanille et Félix Gras et le salue du titre de “prousatour soubeiran de la lengo prouvençalo”.

Jugement confirmé par Alphonse Daudet dans sa “Présentation” de Vido d'enfant: “une prose aisée et savoureuse, riche en mots de terroir et de métier, sans archaïsme, sans artifice, une prose que Mistral seul, peut-être encore Charles Rieu, l'humble

terrassier du Paradou, auraient été capables d'écrire”.

On a donc dès le début reconnu comme mérite essentiel, Baptiste Bonnet d'avoir utilisé la langue de son pays; Baptiste Bonnet en était parfaitement conscient puisque, selon A. Daudet qui rapporte ce propos, c'est la découverte des œuvres de Mistral qui lui a donné le courage d'écrire ses souvenirs d'enfance “dans la langue qu' (il) parlait, qu'(il) vivait, petit enfant et demi- homme, (sa) langue de pacan”. Une langue originale à coup sûr, puisque M. André Chamson rapporte, dans sa Préface à la réédition de Vido d'Enfant en 1968, que, lorsqu'il rencontrait B. Bonnet à Nîmes, entre deux trains, celui-ci lui parlait a dans son provençal nerveux, moins rude que le cévenol de mon enfance, mais plus musclé que le parler d'Arles ou d'Avignon”.

Baptiste Bonnet a donc, comme Mistral, utilisé à des fins littéraires le parler de son village, ce parler de Bellegarde, rhodanien par excellence, mais soumis aux influences de Nîmes et de Montpellier.

Nous avons donc voulu essayer de retrouver, en analysant la langue de Vido d'Enfant (car l'étude de la langue de Baptiste Bonnet à travers toute son œuvre pourrait faire l'objet d'une thèse fort intéressante), les traits linguistiques qui peuvent caractériser ce parler et lui valoir la qualification de drudo lengo de païs.

Cette étude, résumé d'un travail plus étendu que j'ai rédigé, portera essentiellement sur le vocabulaire et accessoirement sur le style.

Le vocabulaire de Baptiste Bonnet est très pur et à peu près exempt de gallicismes.

Mais il comporte 80 mots appartenant au dialecte languedocien. Ce sont des mots où b remplace le v du provençal: bedigano, bitalo, bonido, des mots où le l final ne s'est pas vocalisé: carnaval, gravil et la série fenoul, feroul, fourfoul, pecoul.

C'est l'emploi de formes verbales du type courrissié, cregnissié, durbisse, des infinitifs agnedre, avedre, sagre, partre, sentre ou encore saupegu, qui sont caractéristiques du languedocien ou du provençal de la rive droite du Rhône.

Ce sont surtout des mots qu'on peut qualifier de terroir: Cago trau pour cago nis, entancha, rasin d'espar que le T D F glose par «variété de raisin cultivée dans la région de Nîmes», isagno (inquiétude), jarg (baguette), tourbi (toupie), tufero (pomme de terre), estrifa (déchirer), et bien d'autres.

Mais ce qui est beaucoup plus important, c'est que l'on trouve dans Vido d'enfant 51 mots qui, sauf erreur, ne figurent pas dans le T. D. F. En voici quelques-uns:

amaié (allégresse), carbourne (crépuscule), chafrago (lévite), chivéti (imbécile), estrambèu, qui a donné lieu à une discussion entre B. Bonnet et certains félibres dont

nous trouvons l'écho dans le Viro-Souleu de 1890: B. Bonnet le considère comme synonyme de estrambord, mais avec valeur méliorative, tandis que son contradicteur y voyait une variété de estampéu, gibesaio (ensemble de gibier), ranchignamen (rechignade), tavelas (farceur), amairoulido (mot intraduisible sinon par une longue périphrase: lis ouro amairoulido (les heures que nous passions près de cette chère mère), s'avesiadis (elle dorlotte), s'endourda et s'endourdi (s'entrechoquer), s'ensupa (s'imaginer), en cato-mato (à pas de chatte), de virai-eslai (à dédaigner), etc...

On peut ajouter à cette liste 17 variantes et 8 significations qu'on ne trouve pas non plus dans le T.D.F.

Cela prouve à l'évidence que la langue de B. Bonnet est une langue originale, spontanée, qui ne doit rien aux dictionnaires, en un mot une langue authentiquement populaire.

Et ce caractère d'originalité locale se retrouve dans un certain nombre d'expressions qui ne figurent pas non plus dans le T.D.F. et qui paraissent donc bien propres au parler de Bellegarde.

Pour deux d'entre elles nous en sommes sûrs puisque le traducteur, en l'espèce Alphonse Daudet aidé de Henri Ner, a jugé bon de nous le dire expressément: lou soulèu di tapin: le soleil des lapins, comme à Bellegarde nous appelons la lune — le commentaire ne figure pas dans le texte provençal. estaca mi biòu: attacher mes bœufs, c'est-à-dire dormir là, encore la glose ne figure pas dans le texte provençal.

Pour les autres, ce n'est qu'une hypothèse:

**i a un banacho que se marido**, il y a un mari trompé qui se marie (s'applique à un vent violent)

**lou crique me croque se l'abusas d'en rèn**, le crique me croque si vous y découvrez rien; il y là une construction grammaticale tout à fait insolite, abusa signifiant tromper et peut-être se tromper.

**pren sa sourgo**, prend sa source. L'intérêt de cette locution, c'est la remarque que l'on peut lire dans le T.D.F : «sourgo a été quelquefois employé mal à propos pour sorgo (cours d'eau) ou sourso (source), par des auteurs modernes». Il est bien certain que Mistral ne fait pas allusion à B. Bonnet, puisque le T.D.F. a fini de paraître en 1886 et que, sauf erreur, les premiers textes publiés par B. Bonnet l'ont été dans le Viro-souleu en 1889; je pense que: sourgo est ici la forme bellegardaise de sorgo avec une fermeture de O en ou comme on le constate dans un autre mot: fourmo, pour formo.

**Moun bel ami, cabaste**, mon bel ami, tais-toi; cabaste reste encore pour moi énigmatique; est-ce qu'abaste «que cela suffise» ou acò abasto ça suffit ?

J'ai relevé aussi un certain nombre de métaphores qui paraissent propres au parler de Bellegarde:

**lou riéu èro en plen dins sa maire**, le ruisseau coulait à pleins bords; m à m remplissait son lit, encore que maire signifie plutôt «fossé principal».

**lou trencat**, le transept.

**fasiéu qu'uno courdelado**, je ne faisais qu'un somme; en provençal courant on dit uno courdurado; il y a transfert d'image: de courdura, coudre, on est passé à courdela, tresser.

Si l'on ajoute ces expressions aux mots, variantes et significations absents du T.D.F., on aboutit à un total de 87 ce qui n'est pas négligeable.

Mais ce qu'il faut remarquer c'est qu'un certain nombre de ces mots sont des créations de Baptiste Bonnet.

Notre Bellegardois a une certaine propension à l'emploi des diminutifs, dont les premiers félibres ont abusé:

fichalet (petit nigaud), trespouchoun (petit minois), sourdarino (sourde), lardibouna (larder). Une fois le diminutif est parfaitement en place: dans la même page on trouve lis ouro de man péco, les heures de mains gourdes, où on a normalement l'adjectif sous la forme simple, parce qu'il s'agit d'une locution à valeur générale, et emé mi man pequeto, avec mes mains gourdes, où le diminutif se justifie puisqu'il s'agit de mains d'enfants.

B. Bonnet aime bien également les composés verbaux, beaucoup plus expressifs que les mots abstraits correspondants: «lis ausso lèvo d'espalo» (les haussements d'épaule: le traducteur a d'ailleurs utilisé le mot à mot pour souligner l'originalité de l'expression: les hausse-lève d'épaules), un cerco-plan, un cherche-moyen (encore une traduction mot à mot; il est vrai que la phrase est difficile à rendre: sa vido èro qu'un cerco-plan à l'adourna soun existenci ». Sa vie entière était consacrée à rechercher les moyens d'orner son existence.

Je crois qu'on peut affirmer que l'image est venue spontanément — et en provençal, directement — sous la plume de notre auteur).

B. Bonnet transforme à l'occasion une expression courante. Dans T.D.F. on lit vèndre soun vin à porto pinto, vendre son vin au détail; porto vient du verbe pourta, pinto désigne une petite mesure, le porte-pinte est donc le détaillant; chez B. Bonnet cette expression devient de porto en pinto où on a du mal à reconnaître dans pinto un post-verbal de pourta et où i, semble même qu'il y ait une sorte de calembour avec porto, la porte: de toute façon l'expression utilisée par B. Bonnet, altération de la locution habituelle, présente une forme originale.

Enfin il faut reconnaître à B. Bonnet le mérite d'avoir utilisé un vocabulaire précis : Daudet disait « une prose riche en mots de terroir et de métiers ». Nous venons de voir les mots de terroir, voici les mots de métier.

Ils concernent la vie du paysan. Lisons ensemble le contenu du saquet du père de Brisquimi, Salumé, ce saquet énorme qui mérite si peu sa désignation par un diminutif.

«Es que la leseno e lou biroun èron bèn enlastia dins si tap de ciéure ? E la limo, es qu'èro bèn dins soun carguet de cano ? Lou martèu, lou cisèu emé lis estanaio, es qu'i èron bèn ? La placo, li clavèu de recàmbi, macavon pas ? Lou poudet sarié proun agusa ansin ?».

Leseno, alène, biroun, vrille, limo, lime, martèu, marteau cisèu, ciseau, estanaio, tenailles, placo, plaque, clavèu, clou, poudet, grattoir, ce sont là tous les petits outils nécessaires au paysan: on les retrouvait dans le caisson des charrettes mais Salumé, n'ayant pas de charrette, parce que trop pauvre les portait dans son saquet.

Veut-on d'autres exemples de cette richesse et de cette précision ? J'en citerai deux.

les noms des olives: verdalo, couliasso, boutibenco, fachouiso, redounalo, vermeialo

les outils nécessaires à la vendange: foudre, bouto, cournudo, pastiero, mastro, escaletto, cournudoun, panié.

Il est bien évident que ce n'est qu'un paysan, un homme de la terre, ayant cultivé ses champs dans sa jeunesse, qui peut utiliser un pareil vocabulaire qui ne s'apprend pas dans les livres.

Mais ce paysan avait en outre le sens du style

Bien sûr, il a utilisé les proverbes, qui étaient bien à cette époque la sagesse du peuple. L'instruction était peu répandue et les proverbes tenaient lieu de philosophie et de règle de vivre : il y en avait pour toutes les circonstances de la vie. Toutefois B. Bonnet les emploie peu.

On trouve par exemple lou diable se bat amé sa voularde de femo, mais, alors que ce proverbe équivaut généralement à «Il pleut et fait soleil», ici il est appliqué à un vent violent: c'est peut-être l'usage de Bellegarde. On trouve aussi pichot fais de liuen peso, petit fardeau pèse à la longue, qui est parfaitement en place et témoigne de l'expérience millénaire des paysans. On trouve également une locution devenue proverbiale, sariés de Courtezoun, tu serais trop court, fondée spirituellement sur l'homophonie entre l'adjectif court et la ville du Comtat.

Je m'attarderai davantage sur les expressions imagées qui naissent souvent spontanément chez nos paysans. Je me souviens d'un maçon de mon village qui, pour évoquer la sottise de quelqu'un, le caractérisait ainsi: levarà pas la catarato is arabi. Chez B. Bonnet on trouve assez souvent des locutions de ce genre.

Ainsi pour évaluer une surface: lou ben d'un parèu de couble, un domaine où 2 laboureurs avec leur attelage sont nécessaires.

Ou pour évoquer quelque chose d'irréel: ta terro de 500 saumado de neblo, les 500 héminées de brouillard.

Il y a des expressions analogues chez Mistral.

Mais la plus émouvante de ces images, c'est encore celle qui lui permet d'évoquer la pauvreté de ses parents au moment de leur mariage: es' em' uno camiso sus l'esquino e l'autro à la roubino que moun paire e ma maire se maridèron. C'est à la fois rustique et expressif.

Et que dire de ceci: veses pas coume regardo se li rasin viron, si les raisins changent de couleur: peut-on mieux, en milieu rural, évoquer la badauderie ?

Comparer les frênes, les ormes et les peupliers, arbres au fût droit et élancé, à de grand canoun d'ourgueno, c'est le fait d'un paysan qui sait voir et décrire le paysage qu'il a autour de lui.

L'on pourrait multiplier les exemples.

L'on pourrait aussi étudier la manière dont B. Bonnet a su utiliser, sans probablement les avoir jamais appris dans les livres, les procédés littéraires qui donnent à son style son caractère à la fois simple et artistique.

L'on pourrait enfin examiner comment la Traduction, due pourtant à deux hommes connaissant admirablement le provençal et le français, est parfois inexacte et dessert l'écrivain provençal.

Mais cela nous mènerait trop loin et je crois en avoir assez dit pour montrer qu'on peut souscrire sans réticence aux jugements qui ont été portés sur l'œuvre de B. Bonnet dès la publication de Vido d'enfant.

Nous avons là un écrivain authentiquement populaire et rural qui n'a pu s'exprimer pleinement que parce qu'il a choisi de le faire dans la langue qui lui était véritablement propre, celle qu'il avait apprise au berceau. C'est une langue riche, apte à créer des mots nouveaux et à suggérer des images, une langue littéraire en soi qui ne doit rien aux dictionnaires: à ces qualités innées du provençal, B. Bonnet a joint son imagination et son talent de conteur, et, malgré une tendance certaine à l'amplification et au délayage, on peut véritablement dire que B. Bonnet a su faire de son parler de Bellegarde un instrument littéraire précieux.

**Charles ROSTAING**

# Le bellegardais

«Je ne suis qu'un pauvre paysan qui voudrait faire bien plus, mais sachez que je ne puis écrire et composer quelques petites poésies que lorsque le temps est inconstant pour labourer la terre».

C'est ainsi que Charloun Rieu écrivait à Mistral, lui promettant sa collaboration à la Revue Félibréenne, et c'est presque ainsi que d'abord séduit, puis totalement conquis par le personnage, je fus amené à devenir un peu l'historiographe de Baptiste Bonnet "l'oublié".

Laissant à d'autres, le soin de parler de l'écrivain, du poète, du félibre et du linguiste qu'il fut... je ne dirai que quelques mots sur le Bellegardais... farouche et fidèle qu'il demeura jusqu'à son dernier souffle.

En 1908, après 35 années d'absence Baptiste Bonnet retourne à Bellegarde. Rapidement, son large «panama», ses gilets de soie, son long fume-cigarette, son imposante barbe blanche, sa haute stature et sa voix forte en font un curieux personnage.

En dépit des «froideurs» que lui vaut sa longue absence, en libertaire, il se délecte dans la nature demeurée, elle, généreuse et maternelle.

Dans le «Midi et le Nord», petite revue bellegardaise qu'il a fondée, il publie «l'Arrivée», écoutez le:

«Bellegarde ! mon beau pays, mon berceau doré, mon joli nid, mon nid de joie... c'est en courant que je viens te revoir.

«Pags d'amour pardonne moi ! Si je t'ai quitté je ne t'ai pas oublié. Il ne s'est pas passé un jour sans que du fond de mon exil je t'aie entouré de mes plus chères pensées. Car toi, on peut dire ce qu'on voudra, tu es et demeureras toujours la vraie patrie ! Ceux qui te nomment la petite patrie se trompent, tu es la grande, la seule qui tienne en elle avec les souvenirs d'enfance, les douceurs de la jeunesse passée, le charme, les enchantements, l'amour que l'éloignement augmente encore dans le cœur de l'homme au point de lui faire verser des larmes rien qu'en pensant à ton ciel, à tes cloches, à ta tour.

«C'est pour toi que j'ai combattu pendant la guerre, c'est aussi pour toi que j'ai lutté contre l'ignorance, c'est pour toi qu'après de longues années de travail, j'ai passé les trois quarts de mes nuits à arracher de ma poitrine toutes les sensations d'amour, de travail, et de joie que tu m'as données.»

Hélas, tout cela n'est que de la littérature, écoutez son cœur ... voici ce qu'il écrit de Bellegarde le 26 mars 1909 à un de ses amis retraités comme lui:

«Je réside dans un logement presque une grange qui vomit le vent, l'ennui et le dégoût. Je ne trouve pas de femme de ménage... Elles ne vont pas chez les hommes seuls. Pour avoir du bois, du charbon, un poêle, il faut aller à Arles ou à Beaucaire, pour trouver un filtre à café, de la gamme arabique, de l'alcool à brûler, il faut prendre le train pour Nîmes.»

Très dur pour son pays, il ajoute:

«la mentalité des campagnes ne semble pas avoir changé, malgré les progrès. On construit des écoles mais les hommes de 30 ans ne savent pas lire.

«Je ne reconnais plus mon pays, seuls le ciel et la terre n'ont pas changé, j'y retrouve les riants souvenirs que j'ai chantés dans mes livres.»

Que se passe-t-il donc ? Baptiste, félibre de Paris, écrivain célèbre, côtoyant les grands de son temps... a vécu près de 40 ans dans la capitale. Grand homme à Paris, peut-être, mais qu'est-il de plus que les autres à Bellegarde ? Désirant à la fois être une célébrité et l'enfant du pays... il se voit rejeté par les siens... par tous ceux qu'il a chantés, glorifiés et défendus.

Le verbe haut, la réplique facile et cinglante, les idées "avancées", il n'est plus des leurs, rapidement les "honnêtes gens" refusent de le recevoir et les enfants du village... aujourd'hui vieux Bellegardais... le poursuivent de leurs cris dans les rues ou lui lancent des pierres.

Très rapidement, il fuit Bellegarde, jurant de ne plus jamais y revenir. Se réfugiant à Bouillargues en 1912, il y reste quelques années avant de venir se fixer à Nîmes en 1918.

Amis Bellegardais, soyez rassurés: vieillissant et malade, Baptiste Bonnet a bien sûr pardonné à son village et c'est encore à lui qu'il dédie un de ses tout derniers écrits, qui atteste bien de son état d'âme, le voici, il est presque inédit.

## L'ENCAN

«D'amont et d'aval, ce sont des journaliers, des journalières, des hommes, et des femmes des jeunes gens, des jeunes filles qui, d'une bande à l'autre, s'appellent, se réunissent et descendent en riant, en chantant, des parcelles de vigne vers les murs blancs du village, qui est là-bas accoudé au penchant de la côte, en face de la Crau et de la Camargue, devant la tressillante et belle terre d'Argence.

Avant la disparition du soleil, en suivant la descente du chemin de Redessan, à

l'arrivée, à la croisée des moulins, mes souvenir, se mettent en branle et il se produit comme un encan dans ma tête.

Par groupes, les années écoulées me reviennent en sautant à dépêche compagnon, à cheval fondu, à cloche pied et tout cela danse, tout cela chante, tout cela crie dans ma mémoire: «A combien le petit pâtre, le gardian, le charretier, le valet de ferme ? A combien mes sept ans de soldat, mes campagne d'Afrique, mes blessures à la guerre ?

« A combien mes quarante ans de Paris, mes travaux de jour et de nuit ? A combien mes illusions, mes espoirs et mes rêves ?»

Berger paysan, vovageur de commerce, bibliothécaire, félibre, provençal, nimois, bellegardais, tout cela fait un tel trouble dans ma tête que je n'y comprends plus rien:

Les trafics de ma destinée « me poussent dar~s les moites »: je me cherche, me palpe, suis-je bien moi ?

Hé ! le petit Brisquimi ! où es-tu ?

Seul, le vieux cimetièrre à l'abandon me répor~d: «Hou ! Hou !»

Hélas, après un renouveau d'activité, sa longue vie d'homme simple et courageux est scellée d'épreuves cruelles. Seul, amer, désabusé, sans avoir la possibilité d'écrire ou de parler à cause de la dégradation de sa santé, il meurt dans la misère presque à l'insu de tous le 6 avril 1925 à «l'hospice d'Humanité» de la route d'Uzès à Nimes.

Avec lui disparaît un des derniers survivants de la première «Renaissance félibréenne» à laquelle appartenaient Mistral, Félix Gras, Arnavielle, Charloun Rieu, etc... Presque discrètement, sans grand écho dans la presse et le monde des lettres, sans cérémonie, seule une poignée de fidèles, ses derniers proches, quelques lettrés et quelques officiels, le conduisent au cimetière de la route d'Avignon.

Aujourd'hui, cinquante ans après sa mort, oublié et presque inconnu, Baptiste Bonnet ne semble pas devoir secouer la torpeur ni révolutionner le «monde des lettres» et pourtant l'incomparable œuvre mistralienne mise à part... qui donc peut nier que les livres de Baptiste Bonnet constituent un bréviaire d'amour et de foi sans équivalent ?

\*

\* \*

Né en 1844 à Bellegarde, «frontière idéale entre Provence et Languedoc, «le Midi des roseaux et le Midi des pierres» (disait Daudet) Baptiste Bonnet nous a laissé un témoignage unique et incomparable sur son temps.

Sociologue, ethnologue, historien et psychologue avant la lettre, cet illettré est aussi un merveilleux romancier capable de raconter la vie d'une société, car il a le don des images et de la langue, sans lequel on ne peut rien de grand. Puisant dans le merveilleux trésor de ses souvenirs de jeunesse et d'adolescence Baptiste Bonnet nous raconte la rude vie paysanne en «Pays d'Argence» (haute Camargue) entre 1850 et 1870.

Bien sûr à cette époque «la cabane» ne constitue pas un signe de richesse et la Camargue, désert de sable et d'eau saumâtre n'a qu'une maigre population de saliniers, de pêcheurs et de gardians qui tentent d'y survivre. Lentement le monde rural amorce une crise et doucement la vieille civilisation se meurt... mais la nouvelle société (industrielle et capitaliste) qui ne s'est pas encore dégagée, n'a pas établi son empire destructeur des valeurs traditionnelles.

Dans cette «frange d'influence provençale» Baptiste Bonnet nous prouve que ce pays n'est pas uniquement une réalité de l'histoire, c'est aussi un esprit, une façon de concevoir les choses, d'être et de vivre.

En fait c'est presque une structure mentale originale et une philosophie de l'existence qui s'exprime au plus haut degré dans la langue et par la langue.

Ce qui fait l'originalité de Baptiste Bonnet et la supériorité de son œuvre sur celle de beaucoup de félibres, c'est qu'il pense directement en provençal. Resté foncièrement Bellegardais, il écrit comme il pense et les mots qu'il emploie viennent naturellement et spontanément à son esprit.

Aucune difficulté ne l'arrête, le mot vrai et juste se trouve sans effort au bout de sa plume.

Pour nous, il fixe les instants d'un passé méridional oublié et déjà bien lointain, ces «instants familiaux», à peine vieux d'un siècle nous racontent que les familles pauvres, languedociennes ou provençales ont encore conservé leur caractère patriarcal. Catholiques ou huguenotes, elles sont «bibliques» et pour Bonnet qui naît dans une de ces familles, son père et sa mère sont des personnages particulièrement significatifs pour leurs qualités morales, leur condition sociale et surtout la résignation courageuse et presque héroïque, avec laquelle ils acceptent cette vie extrêmement dure de paysans pauvres.

Ces êtres de simplicité, de dévouement et de labeur vivent les us et les coutumes de cette région et nous racontent le Folklore.

Bien simplement, Baptiste Bonnet les «peint» avec les qualités qu'ils lui ont appris, dans l'atmosphère et le décor qu'il respira à leurs exemple et à leur unisson.

C'est ainsi qu'il écrivait le 8 février 1897 à «Etienne» le «Baile» de la

Reyran glade devenu rentier à Bellegarde:

« J'ai terminé « Valet de Ferme », j'ai cherché à faire ressortir la grande vie des travailleurs des champs. J'ai voulu montrer que si parmi les ouvriers de la terre il y a des rustres, il y a aussi de nobles cœurs qui pensent et qui respirent non seulement les pénétrantes joies de la famille... mais encore cette divine poésie qui nous descend du « ciel ».

Baptiste Bonnet n'était pas un félibre de « Farandole », on ne le rencontrait jamais dans les milieux échauffés où les orateurs font un bruit de cigale et de tambourin.

Il vivait solitaire et parlait peu... mais il lui arrivait d'écrire des chefs-d'œuvre.

On le trouvait d'allure trop indépendante, pas assez décoratif et dépourvu de l'éloquence nécessaire à la fin des banquets.. et très rapidement la Provence l'oublia.

Assez tristement Raoul Stephan écrivait déjà en 1936:

« Dans le plus vieux pays paysan du monde, le public français semble préférer la littérature citadine et malgré leur juste notoriété, H. Pourrat, Pesquidoux, Genevoix... n'ont pas l'audience qu'ils méritent.

« Selon les éditeurs, la majorité des lecteurs est composée de citadins qui n'aiment pas les paysans ou qui ne les comprennent pas... bien qu'ils aiment la campagne.

« pour lutter contre l'exode des campagnes, un des meilleurs moyens de retenir les paysans à la terre est de les préparer à leur mission dès l'école.

« Les instituteurs et les académies doivent donc offrir en pâture aux jeunes ruraux, une anthologie bien faite et séduisante pour l'enfant, composée des meilleures pages (et des plus toniques) de nos écrivains ruraux.

« L'écrivain qu'il conviendrait de mettre le plus à contribution pour donner à nos enfants l'amour du sol... est certainement Baptiste BONNET.

Hélas presque au mot à mot ces propos répétaient ceux qu'en 1894 Alphonse Daudet écrivait pour préfacer et présenter au « tout Paris étonné » « Vie d'enfant » le premier chef d'œuvre de Baptiste Bonnet, son ami et son protégé.

L'auteur du « Petit Chose » terminait sa préface par un souhait resté fameux et vain: « livre admirable que je voudrais voir dans toutes les écoles de France et dans toutes les bibliothèques populaires ».

Certes, aujourd'hui le vieux « rêve » de Daudet nous semble bien puéril et presque

dérisoire: dans combien « d'écoles de France et de bibliothèques populaires » peut-on consulter les œuvres de Baptiste Bonnet pour s'en repaître ? Hélas, comme la plupart des grands écrivains régionalistes (curieusement toujours traduits à l'étranger) son œuvre semble avoir été si vite oubliée que même son nom est presque inconnu des jeunes générations,

A notre époque dite « de consommation », devons-nous donc « seulement » regretter la fuite des jeunes ruraux vers les villes et « constater » la « désertification » des campagnes, ou nous efforcer « d'y maintenir une population rurale permanente » ? N'est-il pas urgent de démystifier ce « Midi de carte postale » fait de vacances, de bonhomie souriante, de galéjade et farniente ?

N'est-il pas capital de veiller à ce que nos enfants, «hommes d'après demain » puissent échapper à l'horreur d'un monde désolé et dépeuplé ?

Pour ceux qui naissent dans des cités de béton et qui ont peur de poser les pieds dans les champs n'est-il pas indispensable et urgent de leur faire aimer la nature, mais aussi et surtout de leur faire comprendre que chaque plante, chaque animal, chaque être, fait partie d'un tout auquel l'homme ne peut échapper ?

D'évidence pour cette éducation, notre Midi possède l'écrivain « qu'il convient de mettre le plus à contribution ». N'est-il donc pas urgent de redécouvrir Baptiste Bonnet, de le faire connaître et de le remettre en honneur ?

Pour conclure et afin de rassurer les derniers témoins de son retour au pays natal, ceux qui lui tournèrent le dos, ceux qui ne le comprirent pas toujours et ceux qui ne surent pas l'entourer comme il convenait... je vais révéler un secret.

Baptiste Bonnet collait sur des montagnes de pages tout ce qui l'intéressait.

Durant plus de quarante ans parmi ses reliques, il a charrié une coupure de presse jaunâtre collée sur une page arrachée, la voici, je vous demande de la savourer comme il convient:

« Je garderai jusqu'à la fin, la foi, la certitude, l'illusion si l'on veut, que la vie est un fruit savoureux.

« Ceux, qui la comparent à la rose de Jéricho, qu'on trouve en la froissant, pleine de cendres, mettent leur propre faute sur le compte de la nature. Il ne fallait pas la froisser, une rose est faite pour être sentie et admirée et non pour être froissée.

Il n'y a pas une créature humaine à qui j'en veuille ».

Pour ma part, je ne crois pas, que quiconque a connu Baptiste Bonnet, son âme

d'enfant et les traces de sa vie, ne puisse entendre ces mots sans penser qu'il en avait fait son bréviaire et sa règle, ravi de voir sa propre pensée exprimée par Renan.

**Claude MARZEAU**

## **Ma première rencontre avec Baptiste Bonnet**

Evoquer ma première rencontre avec l'écrivain Batisto Bonnet, devait éveiller en moi toute une suite de résonnances, échos de jeunesse faisant vibrer d'autres échos et brusquement je dois faire un plongeon de près de 60 ans dans mon passé, c'est vraiment quelque chose.

Je connaissais Batisto Bonnet comme l'un des grands écrivains provençaux et « Vido d'Enfant » fut ma première lecture après « Mireille », étant encore sur les bancs du collège Daudet. C'est durant l'hiver 1917-1918 que les journaux locaux annoncèrent la venue à Nîmes de l'écrivain provençal. Nous savions qu'au début du siècle Bonnet après la mort de son « baile » Alphonse Daudet, et de sa femme, avait quitté Paris pour revenir finir ses jours au pays natal, à Bellegarde, mais il ne trouva peut-être pas la chaleur amicale qu'il espérait après ses années si glorieuses dans la capitale.

Un peu déçu il ira quelques temps après chez un ami à Bouillargues, mais il manquait toujours à Batisto Bonnet un groupe d'amis pour l'aider moralement, le soutenir et l'encourager à poursuivre son œuvre. Heureuse coïncidence, il y avait à Nîmes quelques fervents régionalistes qui voulaient se manifester à l'ombre de la Tour Magne.

Cette poignée d'hommes qui voulaient faire revivre l'amour du terroir et sauver notre langue, dont Bigot avait été le chantre, est aujourd'hui disparue, mais les noms sont présents dans notre mémoire: Eloy Vincent, Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, Henry Bauquier, Adjoint au Maire, Emile Reynaud, ancien Maire de Nîmes, Mas Raphel, architecte, Pujolas, Directeur du Républicain du Gard, Labourel, propriétaire de l'Hôtel du Pont du Gard et la cheville ouvrière de ce groupe, Léon Cellier, chef de division à la Préfecture.

C'est dans la maison de Cellier que furent lancées les premières réunions de ce groupe de « Nemausa » qui allait inviter Bonnet à venir à Nîmes pour être le drapeau du nouveau groupement. C'est chez Cellier, famille de 6 enfants, que logera, à son arrivée à Nîmes, Bonnet ayant répondu favorablement à l'appel de ses amis nimois.

La fille de M. Cellier me racontait tout récemment qu'elle se souvenait parfaitement du séjour chez ses parents du beau vieillard à barbe blanche qui était souvent à leur table dans leur maison de la rue de l'Abattoir.

Quelques temps après la famille Cellier allait habiter rue de la République et l'on trouvait un modeste logement pour l'écrivain au no 20 de la rue Bourdaloue.

Si les premiers entretiens pour la fondation de Nemausa se tinrent chez Cellier, la première séance publique eut lieu le 10 mai 1919 au premier étage du Café des Sports, en face des Arènes, café aujourd'hui disparu; c'est Batisto Bonnet qui rédigea la circulaire qui fut adressée à tous les sympathisants nimois pour les inviter à venir assister à cette première réunion.

En voici le début: « Car coumpatrioto, après la rouncado di canoun, lis estramas di coumbat, après li desoulanço, li dòu e la misero la Franço verturioso emporto la vitòri e Mistral vivènt dins sa glòri nous crido « Aubouro te Raço latino, Souto la capo dóu souleu » E nautri aubouren-nous e plen de fe e de croio venen batre la chamado » Emé l'estrabort d'un jouvent de vint an Batisto Bonnet cridavo ço qu'aro après 55 an demanden encaro au Gouver: « Voulèn disié Bonnet: vouten que la pichoto patrio siegue un pau mai respetado dins si dre, gardo si jo e si tradicioun e que nosto lengo siegue dins lis escolo ». Les mêmes revendications que réclament aujourd'hui les groupements fèlibréens et les Comités régionaux.

J'assistais à la séance au fond de la salle, en jeune spectateur tout heureux de voir le Maître pour la première fois, entouré de nombreuses personnalités qui présidaient la réunion. A la fin de la soirée je pouvais enfin approcher le Maître et lui parler de mes écrits et de mes projets. Très cordialement mettant ses deux mains sur mes frères épaules, il me dit: « Vendras après deman à moun oustau, carriero Bourdaloue et charraren ensèn de tóuti aqueli causo que nous agradon ».

Ce soir-là avec cette agréable perspective j'allais m'endormir en faisant les plus merveilleux des rêves. Ainsi j'allais par la suite prendre souvent le chemin de la rue Bourdaloue pour y rencontrer le noble vieillard avec sa belle tête d'arabe entourée de la barbe blanche.

Des réceptions toujours chaleureuses; je revois encore la table en bois blanc, avec les feuilles blanches où écrivait Batisto Bonnet avec le porte-plume ayant à son bout la traditionnelle plume de sergent-major et le flacon d'encre violette qu'il utilisait pour préparer ses discours. C'était des conversations toujours enrichissantes pour le jeune écolier que j'étais, il évoquait volontiers pour moi ses grandes heures glorieuses de Paris, avec quelle joie il rappelait la sortie de son livre « Vido d'Enfant » présenté par A. Daudet et le tintamarre que fit ce livre dans la presse parisienne. Le grand critique du journal le plus important du pays « Le Temps » consacrait les huit colonnes de son feuilleton littéraire au livre du petit paysan de Belle-Garde. Il avait raison de me dire que

cela lui avait fait connaître des grandes heures de gloire.

Sous son impulsion quelques jeunes nimois fondèrent la Jouvenço Nimesenco avec Batisto Bonnet comme Président d'Honneur et je me souviens d'une soirée mémorable en 1923 au 1er étage du Cafè de Lyon où nous avons invité l'écrivain provençal pour donner le signal du départ à notre groupement. Il termina ainsi son discours:

« Emé vautri, li jouvent, mis ami, nous sentèn plus fort e mai alègre à boulega lou pastoun dóu levame que dèu nous ajuda à faire uno grando e bonoournado ». Nous devons avec Nemausa lui faire connaître une dernière joie en éditant et faisant jouer son drame « Lou Carpan » au théâtre municipal de Nîmes, pièce qu'il avait dédiée au grand homme du moment, le père de la Victoire, Georges Clemenceau, qui avait salué par un brillant article dans la Dépêche « Vido d'Enfant ».

Il présida les grands Jeux Floraux et les Fêtes du Printemps de « Nemausa » avec des discours toujours fort appréciés et longuement applaudis dans les Jardins de la Fontaine en 1920 et 1921. Il tomba malade au début de 1925, fut transporté à l'hôpital et y mourut le 6 avril 1925.

La ville de Nimes après les fêtes du Centenaire de Mistral voulut associer au paysan de Maillane le paysan de Bellegarde en élevant un monument au Mont Duplan de Nimes à la gloire de Batisto Bonnet; le même jour l'on transportait le cercueil de Brisquimi au Cimetière de Bellegarde, entouré des gardians de Camargue, ayant à leur tête le Marquis de Baroncelli et le Capitaine Jean Bérard.

Et maintenant, pour terminer cette communication, je voudrais évoquer une rétrospective qui voudrait être amusante: Imaginons l'éclat de rire du brave Brisquimi si nous lui avons annoncé que 50 ans après sa mort, nous nous réunirions à Bellegarde, avec le Maire de la Ville, un membre de l'Académie Française, le Capoulié du Félibrige, un sénateur, un professeur de la Sorbonne et des majoraux, pour glorifier le petit paysan de Bellegarde, reconnu comme l'un des grands écrivains de la littérature provençale: c'est un immense cacalás qui nous aurait accueilli avec la modeste bonhomie sympathique de ce poète qui nous a décrit les scènes de la vie authentique d'un paysan provençal. Il a inscrit à jamais son nom dans l'histoire littéraire comme l'un des plus grands prosateurs provençaux, un bel exemple d'un écrivain qui parti le plus bas a su arriver, grâce à son travail et son génie poétique, au sommet avec une œuvre si pure et si franche, si vraie qu'elle restera vivante tant qu'il y aura une langue d'oc.

**Georges MARTIN.**

# Discours du sénateur Edgar Tailhades à Bellegarde

Edgar TAILHADES, exaltant le succès remporté par la fête populaire de Bellegarde, à l'occasion de l'hommage rendu à Baptiste BONNET, a évoqué la Joie de la rue, l'allégresse de toute une population qui pour se souvenir d'un de ses enfants célèbres a voulu être fidèle à sa tradition, à sa terre, à ses jeux, à ses mœurs, qui, intactes, ont traversé les siècles.

Il a vivement félicité la municipalité de Bellegarde et les amis de la Tourmagne, de la sollicitude et des efforts qu'ils ont déployés pour la réussite d'une journée vivante dans la mémoire de tous ceux qui en furent les artisans et les participants.

Il égrena, dans son allocution chaleureuse, des souvenirs. Il rappela une fête littéraire qui s'était déroulée, voici plus d'un demi-siècle, dans les jardins de la Fontaine de Nimes où, sous la présidence de Baptiste BONNET, en redingote et gilet blanc, furent choisis les lauréats d'un concours de poésie, parmi lesquels figurait une mince et belle jeune fille, Mademoiselle Geneviève RIBARD qui devait devenir plus tard la charmante épouse de Georges MARTIN, majoral du Felibrige, et dont les ouvrages de qualité font honneur aux lettres provençales.

Edgar TAILHADES, reprenant plusieurs des thèmes du discours prononcé, en la circonstance, par Baptiste BONNET sous le feuillage printanier des marronniers de la Fontaine, et n'oubliant pas sa qualité de Président du Conseil régional du Languedoc - Roussillon, dit la nécessité, pour la vigueur et le renouveau de la France, de mettre sur pied une œuvre rationnelle et profonde de vraie décentralisation ou, dans le cadre de l'unité de la Patrie, serait assurée à l'ensemble de nos provinces la possibilité de se développer et de s'épanouir, sevrées qu'elles se seraient d'un centralisme étouffant qui demeure souvent étranger aux réalités quotidiennes, aux exigences du destin régional et au génie d'une race.

\*

\* \*

Lecture,

## Défense du Français et langues minoritaires de l'Hexagone

Rares sont les livres de science et de critique qui tout en satisfaisant les exigences, de l'esprit adulte remplissent d'aise nos souvenirs d'enfant. Henri Gobard cependant réalise ce tour de force avec son remarquable ouvrage consacré à l'Aliénation linguistique, préfacé par Gilles Deleuze et qui vient de paraître aux éditions Flammarion. L'auteur angliciste de profession (il enseigne à l'Université de Vincennes) aborde le problème si brûlant de l'imprégnation croissante de nos comportements linguistiques par l'anglais et surtout l'anglais des Etats-Unis. Du reste les exemples qu'ils apportent montrent, à l'abondance, qu'en ce domaine il est bien plus tard qu'on ne croit. Le danger s'avère d'autant plus grand que l'anglais est en définitive, l'histoire en témoigne, dans son vocabulaire et même dans sa structure une langue très proche de la nôtre et par là, la puissance américaine aidant, dispose d'un pouvoir de fascination à nul autre semblable. Cependant jusque là rien de bien neuf. Depuis longtemps, à la suite du courageux René Etiemble (*Parlez-vous français*) les réflexions de ce genre se sont multipliées, et parfois jusqu'à l'écœurement en raison de postulats dichotomiques sur lesquels nous reviendrons. L'innovation radicale d'Henri Gobard est dans la profondeur qu'il révèle de l'espace socio-historique à défendre. Son sous-titre l'indique: analyse tetraglossique. L'auteur distingue en effet pour « une aire culturelle donnée, quatre types, de langages, quelle que soit la langue utilisée » (P. 34).

1°) — Un langage vernaculaire, qui résulte du fait de naissance, « parlé spontanément, moins fait pour communiquer que pour communier et qui seul peut être considéré comme langue maternelle » (ibid.)

2°) - Un langage véhiculaire « national ou régional, appris par nécessité » destiné aux communications à l'échelle des grands ensembles, et dont les grandes villes ont été le creuset et le vecteur » (ibid.).

3°) - Un langage référentiel « lié aux traditions culturelles, orales ou écrites, assurant la continuité des valeurs par une référence systématique aux œuvres du passé pérennisée ». C'est là la fonction de toute littérature, et à un niveau moins élevé, d'un certain nombre de tics culturels (proverbes, expressions de situation etc...) (ibid.).

4°) — Un langage mythique « qui fonctionne comme ultime recours, magie verbale, dont on comprend l'incompréhensibilité comme preuve irréfutable du sacré », langage qui fait littéralement communiquer les cultures avec un au-delà de l'histoire, dont aucune ne saurait se passer, ibid.).

Cette situation se retrouve au sein de toute communauté historique digne de ce nom, c'est-à-dire pourvue d'un passé et d'un avenir. Dans le cas de la France d'aujourd'hui, on peut dire que le langage vernaculaire est soit la langue dite « régionale » (concept vide de sens du point de vue linguistique, disons plutôt la langue historique de la province, du pays ou de la localité) et le français régional (fortement contaminée par elle, heureusement) qui la double; le langage véhiculaire, le français national, mais aussi le plus souvent le français régional; le langage référentiel, le français littéraire que symbolise à merveille le Littré (et nul n'ignore la distance naturelle et normale de toute langue écrite par rapport à toute langue parlée, sans que cela doive introduire des valorisations abusives de l'une par rapport à l'autre, chacune remplissant son rôle au plan qui est le sien) et le langage mythique, le latin, que le catholicisme, jusqu'ici religion historique de la majorité des Français a de tout temps reconnu comme sa langue sacrée. Voilà donc la situation théorique qu'il nous faut nuancer doublement: d'abord au niveau des concepts qui ne rendent pas toujours compte des chevauchements de la réalité et des phénomènes linguistiques réels. On eût aimé que l'auteur, un peu emporté par son élan, y insiste beaucoup plus. D'abord parce que les langues minoritaires pas plus que d'autres n'ont réussi un équilibre entre la langue parlée localement et celle plus générale d'une série d'œuvres littéraires appuyées par l'effort de grammairiens et de militants culturels ont cristallisé. D'autre part le latin, maintenant jeté par l'Église dans les poubelles de l'Histoire, ne fait-il pas fonction autant de langage référentiel à côté du français littéraire que de langage mythique ? Mais ce ne sont là que broutilles. L'essentiel est ailleurs, dans la reconnaissance de la tétraglossie (et non plus seulement de la diglossie) comme fait de civilisation (p. 39). Alors un bilan objectif peut-il commencer à se dresser en même temps, et cela est inséparable, — Henri Gobard a raison de l'affirmer, — qu'un acte d'accusation être prononcé. Quand un ensemble historique, les peuples de France en l'occurrence, risque de mourir, par une suite de réactions en chaîne, l'irénisme n'est pas de mise. Il faut au contraire mettre l'érudition, et la meilleure qu'il se puisse, au service de tous ces peuples en danger.

En effet, la mise en perspective que nous venons, à la suite de l'auteur, d'esquisser, ne résulte pas d'une position d'idéologue de la francophonie comme il s'en rencontre tant. Au contraire, profondément empirique, révèle-t-elle l'existence d'une véritable écologie linguistique (qu'il sera bon de mettre désormais en rapports étroits avec l'autre, puisqu'à l'évidence défense des terroirs et défense des parlers sont étroitement interdépendantes). Non seulement Gobard remet en valeur la dignité, mais surtout l'importance généalogique de la langue maternelle, vernaculaire, celle apprise spontanément dans le milieu familial et que des générations d'enseignants de tous les degrés se sont acharnés depuis plus d'un siècle à rabaisser systématiquement, dans une horreur, toute bourgeoise, du « patois », du « parler populaire ». Car cette langue donne le sentiment d'appartenance, la fierté d'être soi, campe l'homme bien droit sur une terre qui est la sienne. Des systèmes politiques et sociaux fondés sur le déracinement et le déclassement méthodiques devaient s'en inquiéter. Ils s'avéraient ainsi incapables de saisir la complexité de notre héritage linguistique, et en détruisant ses bases diminuaient ses capacités, de résistance et d'assimilation. Le recul du breton ou de la langue d'Oc, s'il

réjouissait l'esprit jacobin préparait en fait les Waterloo linguistiques que nous connaissons. Et si certains catholiques s'imaginent que la messe en français est une voie progressiste qui ouvre les masses à l'Évangile, ils s'enfoncent le goupillon dans l'œil jusqu'au manche ! Laissons faire l'évolution, et, dans deux ou trois décennies, nos curés de choc n'aurons plus qu'à traduire cet Évangile en français (ou plutôt en gallo-romain selon l'expression fort juste d'H. Gobard).

Dans cette perspective, toute notre conception de l'enseignement des langues (et pas seulement du français) est à revoir. La lutte pour les langues minoritaires n'est pas séparable de la lutte pour le français qui leur fournit une zone protectrice, mais l'inverse est encore plus vrai. Les pages qu'Henri Gobard consacre au problème de l'accent sont parmi les plus saines, les plus réalistes, les plus pertinentes qu'il soit donné de lire. Et les plus courageuses aussi. Sa réhabilitation de l'accent touche au cœur de l'écosystème linguistique. Celui qui conserve l'accent de son pays conserve du même coup son identité, il ne se laisse pas assimiler à la langue que les circonstances de la vie et de l'histoire l'ont obligé à adapter. C'est vrai pour l'homme d'Oc, le Corse ou l'Alsacien vis-à-vis du français, c'est vrai pour les mêmes et pour tous les autres Français vis-à-vis de l'anglais. Parler sans accent est le début de la dénationalisation (au sens premier du mot, au sens où toute langue est « nationale » si restreint en soit le nombre de ses locuteurs). Ce qui du même coup soulève les ambiguïtés du concept de francophonie.

Il faut avouer en effet qu'il manque singulièrement de clarté. Veut-on, sous son couvert, organiser la défense du français devant la marée anglo-saxonne, ou sous le prétexte de cette défense briser définitivement les langues minoritaires de l'Hexagone ? Ce qui est bon en Louisiane devient-il mauvais en Corse ou en Alsace ? Et pour parler net, la francophonie, telle que l'entendent la plupart de ses idéologues, ne masque-t-elle pas un nouvel avatar du jacobinisme ? Il convient donc de vider ce terme de tout pré-supposé unitariste et de lui restituer sa signification authentique: le français parce que langue menacée est solidaire de toutes les langues menacées et d'abord de celles de l'Hexagone, langues et cultures qui constituent notre histoire réelle, vivante, quotidienne, et non pas ces images fausses issues d'une prétendue supériorité parisienne que le jacobinisme et l'enseignement à sa dévotion ont jusqu'ici répandues. Mais ce redressement vital n'ira pas sans un vaste programme de recherches dont précisément Henri Gobard est en train de jeter les bases avec son Institut de Recherches sociolinguistiques (I.R.S.O.L., 10 rue Charles V, 75004 Paris). Il suppose aussi, et l'auteur ne le cèle point, que notre classe dirigeante et notre classe politique s'aperçoivent qu'on ne pourra pas continuer longtemps à ignorer les revendications régionalistes si l'on prétend défendre réellement le français. Pour toutes ces richesses répandues à profusion, pour la clarté du propos qui ne se dément jamais, pour la vigueur aussi de la démonstration qui laisse apparaître l'homme derrière l'auteur, souhaitons beaucoup de lecteurs à Henri Gobard. Souhaitons afin que paraisse rapidement son prochain volume consacré à la Guerre culturelle, puisque la lutte est aussi à mener au plan des habitudes, des mœurs et des comportements de chaque jour. Tant il est vrai qu'on en revient toujours à Mistral: « Car de moure-bourdoun qu'un poble tombe

esclau — se tèn sa lengo, tèn la clau — que di cadeno lou deliéure.,

**Victor NGUYEN.**

N.D.L.R. — L'abondance des matières de ce numéro spécial nous oblige à reporter au fascicule suivant la chronique des Livres qui est très étendue. Que nos lecteurs veuillent bien nous excuser.

## **Document**

# **Une circulaire ministérielle sur l'enseignement des cultures et langues régionales**

S'il fallait une conclusion au débat sur l'occitanisme publié dans le dernier numéro de cette revue nous pourrions l'emprunter à la circulaire n. 76-123 du 29 mars 1976 que publie le B.O. de l'Education Nationale dans son n° 14 du 8 avril 1976. Cette circulaire, adressée aux recteurs, comporte deux parties. La première concerne l'étude des cultures locales et spécifie notamment:

« L'enseignement des cultures locales ne doit être ni séparé comme une discipline distincte, ni préférentiellement amalgamé à l'enseignement des langues et dialectes locaux, mais étroitement intégré aux activités d'éveil dans le premier degré, aux disciplines qui impliquent un aspect local dans le second degré. Il sera donc tout naturellement dispensé, à ce niveau, par les professeurs d'histoire et de géographie de sciences économiques et sociales, de lettres, des disciplines artistiques et de sciences naturelles.

« Il ne s'agit pas d'introduire l'enseignement d'une discipline nouvelle, mais d'étendre et d'approfondir une orientation déjà existante et convenant à toute une famille de disciplines.

(...) Inspiré par l'intérêt spontané ou provoqué des élèves pour leur environnement naturel et culturel (cet enseignement) permet de les conduire à partir d'exemples concrets et immédiats à l'étude des problèmes les plus généraux, par une pédagogie active de la découverte. En ce sens il s'intègre parfaitement dans la rénovation en cours de notre système éducatif. De même, par rapprochement et comparaison avec le monde contemporain, offre-t-il l'occasion de souligner les caractéristiques positives de celui-ci: il ne saurait être question, sous couvert de l'étude des patrimoines culturels, de se complaire dans le passéisme. »

La circulaire définit le patrimoine culturel comme étant « la somme des rapports particuliers entre le sol et les hommes qui s’y sont succédé ». Mistral parlait, lui, de « la coumparitudo de la raço e dóu sejour ». C’est cette « coumparitudo » qu’il importe de maintenir dans le présent, non par suite de quelque attachement exclusif au passé, mais bien en vue d’assurer l’avenir.

\*

\* \*

La deuxième partie de la circulaire a trait à l’enseignement des « langues et dialectes locaux ». En voici le passage, selon nous, essentiel :

« Un enseignement des langues et dialectes locaux reconnus par la loi du 11 janvier 1951 complétée par le décret du 16 janvier 1974 et confirmée par la loi du 11 juillet 1975 peut être donné, selon des formes et modalités appropriées, à tous les niveaux de l’enseignement — du pré-élémentaire au second cycle du second degré—dans les aires où la langue correspondante est traditionnellement pratiquée et dans de grands centres accueillant un nombre important d’élèves de ces régions. Je rappelle que les langues reconnues par la réglementation en vigueur sont: le breton, le basque, le catalan, les langues d’oc et le corse.

« Chaque fois qu’une langue est pratiquée sous forme de dialectes différenciés, c’est le dialecte correspondant au lieu où l’enseignement est dispensé et la graphie la plus appropriée à ce dialecte qui seront utilisés. »

Commentant ce dernier passage de la circulaire, notre confrère l’Astrado remarque :

« Le Minsitre a donc fait siennes les propositions de la C.A.C.E.O. insistant sur la nécessité d’un enseignement populaire, respectant les réalités régionales, dans le souci de ne pas désorienter et déraciner les enfants en leur apprenant une langue artificielle qui n’est pas la leur et dans laquelle il ne reconnaissent pas. »

L’enseignement de « l’occitan de référence ‘ » étendu à tout le domaine d’oc se trouve donc exclu. Cela ne veut pas dire que la graphie dite occitane soit à proscrire — au contraire — lorsque, comme c’est le cas en languedocien, elle paraît appropriée au dialecte et en usage chez la plupart des écrivains. Par contre et pour les mêmes raisons, en Provence, la seule graphie acceptable ne peut être que la graphie dite mistralienne, c’est du reste, ce que les circulaires rectores pour les Académies de Provence et de Nice avaient précédemment déclaré: On entend par provençal la langue qu’ont fixée, dans son orthographe et sa grammaire, les œuvres de Mistral et de ses disciples ».

N.D.L.R.—Les passages soulignés le sont par nos soins.

## Un an d'activités aux « Amis de la Langue d'Oc »

Une activité normale n'a pu reprendre qu'à partir de Janvier 1976. Le samedi 31 de ce mois, après un repas amical pris en commun au restaurant Paris-Midi ( 1, place de l'Hôtel-de-Ville ), M. Ivan Gaussen, majoral du Félibrige et Président des Amis de la langue d'oc présenta les souhaits de nouvel an à l'assistance et fit une intéressante causerie retraçant la naissance et les principales étapes de l'existence de « La Cigale », Société amicale des artistes méridionaux à Paris, créée en 1875 par Maurice FAURE et qui œuvra pour le renouveau de la culture occitane.

Le samedi 14 février, toujours dans la salle du sous-sol du restaurant Paris-Midi, les Amis de la langue d'Oc discutèrent du récent feuilleton télévisé « Ces grappes de ma vigne.» tiré de l'œuvre de Gaston Baissette. M. Fourié, Secrétaire général posa le problème des conditions de réalisation, pour le théâtre, la télévision ou le cinéma, d'œuvres ou de faits intéressant la vie du Languedoc et, sur un plan plus général, de tous les Pays d'Oc (choix des textes, des lieux de tournage, de l'accent, folklore local utilisation de la langue d'Oc par les acteurs etc.). L'échange de vues qui s'ensuivit fut des plus positifs et on se promit de renouveler l'expérience.

C'est dans la salle du 2° étage de l'Institut de recherches Psycho-linguistique (54, rue de Richelieu), généreusement mise à la disposition de l'Association par le propriétaire M. Raynaud, de Montpellier que se tint la réunion du samedi 13 Mars. La séance comme le veut une tradition bien établie, fut consacrée au souvenir et à l'œuvre de Frédéric Mistral, à l'occasion du 62 anniversaire de sa mort. M. Gaussen signala la récente parution de l'ouvrage de Jean Fourié « Emile Barthe et les écrivains biterrois d'expression occitane » édité dans la collection des Amis. Le Secrétaire général essaya ensuite d'attirer l'attention des Jeunes présents à la réunion sur la pérennité de l'œuvre du grand poète de Maillane et sur son influence, toujours présente. Des chants provençaux, interprétés par la chorale des Amis de là langue d'Oc et des poèmes ou passages lus par MM. Gaussen, Baïche et Bolla émallièrent agréablement cette réunion.

Sollicitée par le chanteur et compositeur Guy Bonnet, la chorale des Amis de la langue d'Oc, admirablement dirigée par M. Combès-Perrier, participa, le mercredi 14 avril 1976 à l'enregistrement d'un disque de chansons provençales (paroles de M. Pierre Vouland). Il a été convenu, à cette occasion, de développer le répertoire, la composition et le champ d'action de cette chorale.

Le samedi 24 avril, toujours dans la salle du 2° étage de l'Institut de recherches psycho-linguistiques, lieu désormais habituel de leurs réunions, les Amis de la langue d'Oc assistèrent à la présentation d'un montage audio-visuel préparé par M. Norbert Mora et ayant pour thème les Cévennes d'hier et d'aujourd'hui. Un court débat suivit cette projection. Le samedi 15 mai à 15 h, J. Fourié, après avoir souhaité au majoral Roger Barthe, Président d'honneur de l'Association, une longue et heureuse retraite à Montpellier, parla de la richesse dialectale et de l'humour dans l'œuvre du félibre

Achille Mir. Cette Causerie, entrecoupée de nombreuses citations et destinée à marquer le 75 anniversaire de la mort du célèbre conteur occitan carcassonnais, fut suivie de l'audition de quelques chansons de la terre d'Aude, toujours interprétées par la vaillante chorale des Amis de la langue d'Oc animée par Mme Allard et par MM. Combès et Baïche.

C'est dans les salons du Club Pernod, aux Champs-Élysées, que le Bureau de l'Association reçut le vendredi 11 Juin à 18 h, les divers membres et invités à l'occasion d'un cocktail principalement organisé pour marquer le centenaire de « La Cigale » et la sortie du livre de J. Fourié.

Enfin comme chaque année, à l'invitation de la municipalité et de l'Association des Méridionaux de Sceaux, les Amis de la langue d'Oc participèrent activement aux fêtes annuelles de Sceaux. Ainsi, le samedi 19 Juin, ils furent présents à la veillée de la Saint-Jean placée sous le signe de la chanson folklorique. Nombreux furent le lendemain, dans la matinée, les participants à la cérémonie traditionnelle du jardin des Félibres où, devant le buste de Mistral, prirent successivement la parole M. Fourié au nom des A.L.O. dont il est Secrétaire général, M. Decremps qui, après avoir excusé le président Gaussen, absent pour raison de santé évoqua la vie et l'œuvre de Jean Lesaffre M. Baïche qui rappela le souvenir de L.-X. de Ricard. M. Caraman, président des Méridionaux de Sceaux, et M. Reynaud, maire-adjoint, représentant la Municipalité soulignèrent l'un et l'autre le bienfait du maintien de la langue maternelle en vue d'assurer la qualité de la vie. Suivit une messe célébrée en langue d'oc par le majoral abbé S. Toulze qui, dans une homélie remarquable, sut associer les valeurs culturelles que nous défendons aux réalités spirituelles qui sont la foi et "l'espérance du chrétien. L'après-midi se déroulait dans le parc du Petit-Château une félibrée de danses et de chants exécutés par « la Cigaliero » des Méridionaux de Sceaux, les tambourinaires et farandoleurs de « Pampres et Lys » et enfin le sympathique groupe d'étudiants réuni par M. Baïche. La journée devait se terminer par un dépôt de gerbes sur les tombes de J. Loubet, fondateur des A.L.O. et de Léon Ancely fondateur de l'Institut Florian. Remercions encore une fois M. Guldner, maire de Steaux, son Conseil municipal et le Comité des Fêtes de l'accueil cordial qu'ils avaient cette année encore réservé aux Félibres et Amis de la Langue d'Oc.

**René MEJEAN,**  
**lauréat du Grand Prix du Félibrige**  
**à la Sainte-Estelle de Périgueux**

Le grand Prix des Jeux septénaires du Félibrige a été attribué, lors de la Sainte-Estelle de Périgueux en juin dernier, à René Méjean, directeur de la F.L., pour l'ensemble de son œuvre poétique ( 1). Celle-ci est bien l'une des plus originales de la littérature provençale d'aujourd'hui car elle nous prouve que la langue qui donna

naissance à la plus ancienne poésie de l'Europe peut recourir aux moyens d'expression les plus modernes sans rien perdre de son pouvoir d'incantation. Ajoutons que l'attrait du mystère des êtres et un constant souci d'humanité figurent parmi les traits essentiels de la poésie de René Méjean. Tous ceux qui aiment la littérature d'oc ratifieront le choix fait par le Consistoire.

Le lauréat des Jeux Floraux a traditionnellement le privilège de choisir la nouvelle Reine du Félibrige. C'est Mademoiselle Michèle Turon, de l'Escolo Gaston Phébus de Tarbes, qui a été désignée par lui pour succéder dans ces gracieuses fonctions à Madame Mireille Lanchantin dont s'achevaient les sept ans de règne félibréen.

A la Sainte Estelle de Périgueux le Consistoire a, d'autre part, procédé à l'élection de trois nouveaux majoraux. Ce sont: M. Jean Monestier, de l'Escolo Jaufre Rudel, M. Paul Roux, professeur à l'Université d'Aix-en-Provence, et M. Jean Nayrou, sénateur de l'Ariège, en remplacement des majoraux décédés l'an passé: Chanoine Cubaynes, M. Mitan et C. Grando.

Parmi les diverses manifestations auxquelles a donné lieu la Sainte Estelle de Périgueux il convient de signaler la messe solennelle « en occitan » célébrée dans le cadre magnifique de la cathédrale Saint-Front, ce qui contribuait à conserver à cet office un peu de cette dignité dont la nouvelle liturgie l'a dépouillé. Seul le Credo en latin ne prêtait pas à discussion. La veille, au Palais des Fêtes, de nombreux spectateurs avaient applaudi une comédie de M. Fournier, « Los dos Darniero », La « cour d'Amour » qui s'est tenue devant plusieurs milliers de personnes, les jeux équestres des gardians, les danses, chants et défilés folkloriques, le banquet de la Sainte Estelle enfin marqué par la « dicho » du Capoulier, tout ce mouvement, ce bruit, ces couleurs qui animèrent durant trois jours la ville de Périgueux ont laissé une impression favorable. Ajoutons qu'avait été présentée à la Bibliothèque Municipale une exposition des livres d'oc où figuraient notamment, grâce à notre ami Marcel Aubert, des documents évoquant l'admirable poète Albert Pestour qui vécut de longues années, jusqu'à sa mort en 1965, à Chantemerle aux portes de Périgueux.

**M. D.**

(1) Cette œuvre comprend les recueil suivants: Lou tèms clar (1968), ed. La France Latine, Cantadisso di draio e di camin maien (1970), L'Armana estrassa (1971), Noto de cresten e d'aven (1974), Balado d'à dos voues (avec Marino Piazzola, 1975). Tous ces derniers ouvrages aux éditions de l'Astrado, Toulon.

\*

## A propos de l'Union Latine

Nous avons ici à diverses reprises (voir notamment F.L. n° 42 et 47) entretenu nos lecteurs de l'Union Latine Intergouvernementale. Les Actes de son III<sup>o</sup> Congrès qui a eu lieu à Venise en février 1975, viennent d'être publiés. M. l'Ambassadeur Paulo de Berredo Carneiro, Président du Conseil Exécutif, avait rappelé, à l'ouverture de ce III<sup>o</sup> Congrès, que les 22 pays qui signèrent, le 15 mai 1954, la convention de Madrid s'engagèrent solennellement à unir leurs efforts pour réaliser l'idéal commun de paix et de justice et contribuer au progrès de l'humanité. A vingt ans de distance ces objectifs gardent toute leur valeur et c'est là la raison de ce Congrès. Malgré la lenteur et les hésitations de certains pays à ratifier la Convention, la volonté persiste de faire vivre cette union. M. de Berredo Carneiro souligne qu'il ne faut pas oublier que la latinité a pris aussi racine en Asie et en Afrique. Il souhaite enfin que la Roumanie, où l'on parle une langue latine s'associe à l'activité de l'union.

Les débats du Congrès et ses diverses résolutions devaient porter principalement sur la structure de l'Union, Son programme et ses moyens d'action. Hommage a été rendu à M. Pierre Cabanes qui a été le promoteur et le véritable animateur de l'Union latine. Parmi les décisions prises par le Congrès on notera que M. Pierre Cabanes a été désigné comme Secrétaire Général de l'Union pour quatre années. M. l'Ambassadeur Manuel Fraga Iribarne a été élu président du Conseil Exécutif, les vice-présidents étant le représentant de l'Italie et celui du Vénézuéla, cependant que M. de Berredo Carneiro était proclamé président d'honneur de l'Union Latine. Enfin c'est à Caracas que se trouve fixé le siège définitif de l'Union et que se tiendra l'an prochain le IV<sup>o</sup> Congrès.

Si l'on réfléchit que l'initiative de l'Union Latine date du 14 juin 1948 et que son I<sup>er</sup> Congrès s'est tenu à Rio-de-Janeiro en octobre 1951, peut être trouvera-t-on bien lent l'essor de cette organisation Internationale et difficile son intégration active dans le monde d'aujourd'hui. Seuls peuvent s'en étonner ceux qui connaissent mal la marche de l'histoire et quels obscurs et longs détours exigent ses plus éclatantes ou bienfaitantes réalisations. Comme aimait le dire Mistral: « Rome ne s'est pas faite en un jour ! » L'Union latine existe, non seulement en fait mais en droit. De plus il est patent pour tout esprit informé et de bonne foi que, dans notre monde d'aujourd'hui cette Union s'avère rigoureusement nécessaire si nous ne voulons pas voir périr les plus hautes valeurs humaines et les fondements de notre civilisation. L'idée latine de Mistral que tant de Félibres, qui se croyaient avisés (hélas !), considéraient avec le sourire comme une utopie, est en train de se réaliser. Il serait désespérant que loin de travailler à son succès, les Félibres et tous les hommes d'oc se détournent d'elle sans voir que, par ce geste, ils se condamnent eux-mêmes et se ferment tout avenir.

**M. D.**

## Revue des revues

— Anthinea, l'une des meilleures revues d'études historiques qui paraissent actuellement, consacre son numéro du 3<sup>e</sup> trimestre 1976 au thème: « Société française et régionalisme ». Ce fascicule de 125 pages, enrichi d'une bibliographie fort bien faite, constitue une source de références remarquables. Il est du plus grand intérêt. Tous les aspects du régionalisme, qu'il s'agisse d'histoire, de sociologie, d'économie, de politique, de culture, de linguistique, s'y trouvent tour à tour évoqués. R. Nelli, H. Guiter, M. Carrières Y traitent notamment des pays d'oc. Toujours à propos au « cas occitan » P. Bonnaud pose sans fard les questions difficiles et essentielles, recommandant « la rupture avec les idées reçues et la reconnaissance du droit inconditionnel à un pluralisme global, idéologique, linguistique, culturel ». Que cette réforme régionaliste soit comme l'écrit de son côté P. Guiral, « le plus difficile des chemins », son parcours n'en apparaît pas moins nécessaire et salutaire. On s'en convaincra en lisant le remarquable avant-propos de V. Nguyen pour qui s'interroger sur la protestation régionaliste revient à s'intéresser « à la société française dans son ensemble et à son destin ». (Anthinea, BP 229, 75827 Paris Cédex 17. Le n° 19 F).

— L'Astrado, n° 13. Poèmes de F. Moutet et R. Méjean. L'engagement politique de Mistral, par M. Decremps. Le français de F. Mistral, par A. Lebois. La Provence, destin européen, par G. Sobiela-Cranltz. Remarquable éditorial et nombreuses chroniques. La meilleure grande revue de culture provençale qui paraisse actuellement.

— Le Monde de l'Education, sept. 1976, est en grande partie consacré au «Réveil des langues régionales». Toutefois l'article intitulé « Les bacheliers de Montségur » où J.-P. Richardot traite du problème occitan paraît par trop méconnaître la culture provençale proprement dite.

— L'Idia Latina (Rome) août-septembre 1976: suite de l'article d'A. Marinelli: Storiografia romana al passo dell'actualita. La manière d'être de Péguy, par P. Gache. Occitanie, occitanisme, par M. Decremps.

— Oc, n° 293: évocation de J. Lesaffre, par Roger Barthe.

— Reclams, n° 3-4, 1976: Las lengos de França, par S. B.

— Lo gai saber n° 382: Omenage al canonge J. Cubaynes. N° 383 L'occitan va t-il mourir ? Une réponse à P. Viansson-Ponté par R. Barthe

— Lemouzi, n° 58: R. Ténéze, Par R. Joudoux. n° 59: H. de Jouvenel par J. Marmisse.

— Lou Prouvençau à l'escolo, n° 72: 1907 et la révolte vigneronne par L. Gaillard.

— Lou Felibrige (n° 161): La toco felibrenco, par M. Bonnet. J. Cubaynes, par S. Toulze.

— PEN de Langue d'Oc, oct. 1976: Un adieu à J. Cubaynes, par J-B. Seguin.

— La Vallée Impériale. mai 76: Arles, par Gilbert Tournier.

— Bul. de la Sté des Etudes du Lot (3<sup>e</sup> fasc. 1975): Hommage à Jules Cubaynes, par S. Toulze.

— Revue ds la Solidarité (Rouergue) n° 92 et n° 93: En France, en Auvergne, par Lucien Gachon.

— Ecrits de Paris, mars 1976: Mgr Jean Calvet, par M. Decremps. Avril 76:

Réflexions sur la rupture de la tradition, par R. Eucher.

— La Revue universelle. Juil.-août 1976: La pensée et l'image, par Pierre Grimal. Sept. 76: Suicides, par E. Malnoux (sur l'autodestruction de l'Eglise). Languedoc ou Occitanie, par René Pillorget.

— Le bulletin de liaison et d'information de la C.A.C.E.O. (n. 2): Institut de Langue et de Littérature d'Oc. Sorbonne, 16, rue de la Sorbonne, Paris V°, après avoir répondu à diverses critiques formulées à son encontre par les milieux dits « occitans », fournit les premiers éléments d'un dossier particulièrement intéressant concernant les prétentions d'une graphie « normalisée » de la langue d'oc.

## Echos

— Avec Henri Bosco, qui vient de mourir, disparaît non seulement le plus grand écrivain provençal de langue française depuis Ch. Mauras, mais sans doute aussi l'un des écrivains méditerranéens les plus considérables de l'heure. H. Bosco avait su traduire à merveille l'esprit et les secrets de sa Provence natale. Qui mieux que lui aura été sensible aux mystères vivants d'un monde familier qui, dépassant l'histoire, semble accordé aux forces de l'univers ? A côté de son œuvre romanesque d'expression française Henri Bosco avait écrit des poèmes provençaux qui, sous le titre Trobo Prouvençalo ont été publiés par l'Astrado (Toulon). A Mistral, — « poète qui m'est très cher » écrivait-il dans une lettre. — il avait consacré des pages pénétrantes dans la N R F. de mai 1930, la revue l'Astrado (n° 1) et le tome III du Tableau de la littérature française (Gallimard). Pour mieux connaître l'attachante personnalité et l'œuvre d'H. Bosco on pourra se reporter à l'Homage collectif édité par l'Astrado prouvençalo à l'occasion des 80 ans de l'écrivain.

— Un colloque Proudhon est organisé par l'Association française de prospective sociale à Arc-et-Senans (Doubs) les 12, 13 et 14 novembre 1976 Parmi les thèmes retenus: Proudhon philosophe, fédéraliste, socialiste. Nous espérons qu'il nous sera possible de donner un compte rendu de des Journées d'études consacrées à celui que Mistral qualifiait de « formidable penseur ».

— Du 5 au 18 novembre, à la Galerie de l'Ami des Lettres, à Bordeaux, exposition de notre ami Pierre Cizos Natou (huiles, aquarelles, gouaches) consacrée à deux régions parmi les plus prestigieuses du pays d'Oc: la Provence et le Quercy.

— Notre ami Robiati, poète de la nature et de la vérité expose ses œuvres (Peintures et pastels) à Galatée Gallery, 132, boulevard Montparnasse à Paris du 2 au 16 octobre 1976.

— Une exposition François Salvat a eu lieu en mai dernier au Palais des Congrès de la ville de Perpignan qui a ainsi rendu hommage à la mémoire de cet excellent peintre d'origine catalane.

— Un hommage a été rendu le 19 juin dans le cloître St-Nazaire de Béziers au poète provençal Jorgi Reboul cependant qu'était inaugurée le même jour une exposition «. Reboul: 50 ans de poésie, livres et documents ». A noter que les deux principaux recueils du poète: Sensa Relambi et Terraire Noù viennent d'être réédités en livre de Poche avec postface de Ch. Camproux, vol. n° 96 de la collection Messatges I.E.O.

— Viennent de paraître: La Randoleta (5 F frais d'envoi compris) au CREO de Toulouse, 3, rue Roquelaine 31000 Toulouse ou chez le responsable de la publication: A. Lagarde, 25, rue V.- Hugo 31390 Carbone.

Le drame de Quibron, par Job de Roincé, mémorial en hommage aux martyrs de Quibrant (1795). Chez l'auteur, 50, avenue du Mail 35000 Rennes. C.C.P. 769.95 Rennes. Prix: 34 F.

— A été constitué un groupement foncier agricole du Larzac au capital de 2 740 000 F nouveaux qui a permis l'achat de terres situées en verrous. de façon à bloquer dans les 8 communes intéressées les prétentions de l'armée. Un G.F.A. Larzac deux doit se constituer pour l'achat d'autres terres bien placées avec apports d'actions fixées à 1 200 F N.

— L'affaire Mgr Lefebvre qui a longuement défrayé la presse cet été a révélé enfin la profonde réprobation suscitée en France notamment par ce qu'il faut bien dénommer pour reprendre l'expression même du Pape Paul VI « l'autodestruction » de l'Eglise, entreprise avec une stupéfiante rapidité sous le couvert de Vatican II. Une petite brochure de 48 p. Ecône, portes ouvertes, éditée par la Fraternité St-Pie X fait le point sur l'œuvre entreprise par Mgr Lefebvre pour enrayer le mal. Elle est en vente à Diffusion de la Pensée Française, Chiré-en-Montreuil. 86190 Vouillé (C.C.P. 2920- 71 Bordeaux) au prix de 14,40 Francs, sous le titre J'accuse le Concile, Mgr Lefebvre Publie le texte de ses interventions à Vatican II. En vente à Diffusion de la Pensée Française: 25 F (30 F franco).

— Le centenaire de la mort d'Adolphe Dumas a donné lieu le 9 mai dernier à l'Inauguration d'une stèle par les soins de la Municipalité de Cabannes (B.-du-Rhône), localité dont le poète était originaire.

Imprimerie du Cantal—Aurillac.

C.P.P.A.P. N° 753-20-62

Dépôt légal 3 trimestre 1975

Le gérant: Jean SASTRE.

# Enseignement de la Langue d'Oc à Paris

INSTITUT DE LANGUE ET LITTÉRATURE D'OC

16, rue de la Sorbonne 3<sup>o</sup> étage  
Bibliothèque et salle de cours.

**A N N E E 1 9 7 6 - 1 9 7 7**

## 1) PROGRAMME

### A ) Premier Cycle

1<sup>re</sup> année: 4 FR P1: Initiation linguistique et littéraire aux principaux dialectes modernes.

2<sup>e</sup> année: 4 FR P20: Introduction à la langue et à la littérature médiévales.

### B) Deuxieme Cycle

C1 757: Langue, littérature et civilisation d'Oc.

1<sup>o</sup> Langue d'Oc ancienne: auteur: Guilhem de Montanhagol

2<sup>o</sup> Langue d'Oc moderne: auteur: Fr. Dezeuze dit "l'Escoutaire", (théâtre, extraits).

### C ) Maîtrises et G2

Langue et littérature d'Oc; édition de textes médiévaux; dialectologie, civilisation des pays d'Oc.

Séminaire: le roman spirituel de Barlaam et Josaphat. Paléographie de textes littéraires.

## 2) HORAIRE DES COURS ET T.P.

Lundi: 15-16: C1, langue d'Oc ancienne (M. D'Heur)

Mardi: 10-11: FRP1, littérature moderne (M. D'Heur)

11-12: FRP20, langue ancienne. (M. D'Heur)

Mercredi: 14-15,30: C2, Séminaire, paléographie (Mme

Thiolier

15,30-16,30: réception des étudiants

Jeudi: 13-14 FRP1, langue d'Oc moderne (Mme Thiolier)

14-15: FRP20, littérature ancienne (Mme Thiolier)

15-16: C1, langue d'Oc moderne.

Enseignement du provençal au lycée Paul-Bert, 7, rue Huyghens Tél. 326.70.78

Professeur: M. Rouquier (le mardi 5 h 15 - 7 h).

Occitan: Lycée Lavoisier, 19, rue H. Barbusse, Paris Ve Professeur: M. Baïche (le mercredi de 14 à 19 h 30).

## LA FRANCE LATINE

Organe trimestriel de l'Union des Ecrivains et Artistes Latins

Président: Louis AMARGIER, 14, Bd de Clichy, Paris XVIII.

Siège social: 11 rue de l'Estrapade Paris (V°). Odé 62.35

Abonnements: France 20 F par an — Etranger: 30 F par an

Abonnement de soutien: 30 F. — C.C.P. Paris 10 136-33.

\*

Directeur: René ME JEAN

Rédacteur en chef: Marcel DECREMPS

La nouvelle adresse de la revue est:

11, rue de l'Estrapade, Paris (V°) (ODE 62.35)

\*

Les services de presse et les manuscrits peuvent être envoyés  
directement au Rédacteur en chef: M. Marcel DECHEMPS

Domaine de Villiers, 91 Draveil.

Les manuscrits non insérés sont pas rendus.

Les opinions soutenues dans les articles n'engagent que la  
responsabilité des auteur.

Société « Les Amis de la Langue d'Oc »

41, rue de Douai, Paris IXe—Tél TRI 10.30

Président, Ivan GAUSSEN, majoral du Félibrige

Dépôt de vente de la Collection des Amis de la Langue d'Oc

Librairie Oberlin, 47, rue de Clichy, Paris IX.

A nos lecteurs et abonnés

Le prochain fascicule de la revue qui est déjà composé pour la majeure part sortira dans un délai rapproché. Ainsi se trouvera compensé le retard, indépendant de notre volonté et que nous prions encore une fois le lecteur d'excuser, avec lequel parait le présent numéro.

Au sommaire du fascicule suivant figureront les articles:

— Un centenaire parisien: La Cigale, par I. Gausсен. — L'amour de P. Arène pour Naïs Roumieux, par M. Drutel — Antoine Bigot et Louis Roumieux, par M. Courty — De l'ancienne à la nouvelle littérature provençale, par A. Del Monte — Un certificat médical du XV<sup>e</sup> siècle en langue d'oc ainsi que de nombreuses recensions d'ouvrages qui n'ont pu trouver place dans le présent numéro.

AVEZ VOUS REGLE VOTRE ABONNEMENT 1976 A LA F. L. ?  
LA FRANCE LATINE  
2e et 3e trimestres 1976 Numéro Spécial

SOMMAIRE

BAPTISTE BONNET (1844-1925)

Deux enfants de la misère: Bonnet et Gorki	René MEJEAN
Une amitié Baptiste Bonnet- Joseph Loubet	Ivan GAUSSEN
L'œuvre de Baptiste Bonnet	René JOUVEAU
Deux lettres de B. Bonnet a Léontine Goirand	Léon INARD
La langue de Baptiste Bonnet	Charles ROSTAING
Le Bellegardais	Claude MARZEAU
Ma première rencontre avec B. Bonnet	Georges MARTIN
A Bellegarde: Discours du Sénateur Edgar Thailhades	

Lectures: Défense du Français et des langues minoritaires de l'Hexagone par Victor NGUYEN Docurnent Une circulaire ministérielle - Les Amis de la Langue d'Oc - R. Méjean, lauréat du grand prix septénaire du Félibrige - A propos de l'Union Latine - Revue de presse

Echos

Le numéro 12 F

---

Nouvelle Série.—N° 66 - 67 - 2° et 3° TRIMESTRES 1976

LA FRANCE LATINE

BAPTISTE BONNET  
(1844-1925)

11, rue de l'Estrapane, PARIS (V°)

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

**C.I.E.L. d'Oc**

**Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc**

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1997**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,  
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.